



Sémiotique de la forme dialogique de la pensée

Dialogues et interlocution comme objets d'enquête dans l'anthropologie linguistique française au XXI^e siècle

Bertrand Masquelier

Number 12, 2024

Anthropologie sémiotique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1112620ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1112620ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cygne noir

ISSN

1929-0896 (print)

1929-090X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Masquelier, B. (2024). Sémiotique de la forme dialogique de la pensée : dialogues et interlocution comme objets d'enquête dans l'anthropologie linguistique française au XXI^e siècle. *Cygne noir*, (12), 11–50.
<https://doi.org/10.7202/1112620ar>

Article abstract

Au tournant des années 2000, en France, les recherches sur l'interlocution et les rituels des pratiques dialogiques ont contribué à renouveler les approches francophones en anthropologie linguistique, dans un contexte où les travaux nord-américains les plus récents devenaient l'objet d'une attention grandissante auprès d'une poignée d'anthropologues et de sociolinguistes français. Un dialogue, parfois silencieux et parfois bien réel, lors de séminaires, s'est engagé. Les points communs entre les deux lieux de la recherche ne manquent pas. L'attention aux fonctions des formes de l'indexicalité inhérente aux processus de configuration des relations sociolinguistiques en est un. Comme l'est l'attention portée à la parole en acte et aux figures de ses formes sémiotiques. L'influence de la sémiotique dialogique de Mikhaïl Bakhtine leur est également commune. Les écrits du cercle de Bakhtine thématisent l'attention au dialogue, étudié pour ses formes poétiques, sociologiques-interactionnelles, encadrées dans leurs cadres métalinguistiques. Ils présentent l'imbrication de la pensée dialogique et de l'action comme un principe anthropologique. Celui-ci va tellement de soi, dans les recherches françaises, qu'il en devient implicite, au point de ne focaliser aucune attention particulière comme objet d'analyse. La sémiotique phanéroscopique de Charles S. Peirce reste bien moins influente dans les approches françaises. Toutefois, penser l'interlocution comme forme sémiotique d'activité sociolinguistique aura permis aux anthropologues français, lecteurs de Peirce, de découvrir ou de redécouvrir non seulement l'insistance avec laquelle Peirce rappelle le caractère formellement dialogique de toute sémiose, et de l'activité de la pensée, mais combien est nécessaire, dans la perspective d'une sémiotique pragmatiste, la fonction médiatrice des interlocutions humaines dans l'enquête pour la connaissance, la résolution des incertitudes ou des disputes épistémologiques.

© Bertrand Masquelier, 2024



This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

SÉMIOTIQUE DE LA FORME DIALOGIQUE DE LA PENSÉE

Dialogues et interlocution comme objets d'enquête dans l'anthropologie linguistique française au XXI^e siècle

1. Introduction

Il y a bien des manières de présenter l'anthropologie linguistique contemporaine. Dans les dernières décennies, plusieurs ouvrages collectifs, pour l'essentiel d'expression anglophone, en auront dessiné les frontières et les enjeux pour le futur. Une question anodine ne manque pas alors de s'imposer : comment cette anthropologie « anglophone » est-elle reçue, comprise, intégrée, hors des frontières du champ anglophone, dans des contextes de recherche où les choix des langues d'écriture sont autres ?

Les langues d'écriture scientifique ne sont pas neutres – quels que soient les champs des publications, par exemple ceux de l'anthropologie ou, plus largement, des sciences sociales et du langage. Elles marquent de manière explicite le plus souvent les liens étroits qui les associent, métadiscursivement ou intertextuellement, à des espaces de positionnements épistémiques, de débats, de confrontations méthodologiques et métathéoriques. Les généalogies bibliographiques qui soutiennent des publications permettent une relative déterritorialisation des filiations intellectuelles. Plus que jamais, les enjeux épistémiques au sein de l'anthropologie sont ouverts, sans restriction thématique localisée par des périmètres institutionnels (laboratoire, université) ou géographiques (nationaux, continentaux). L'anthropologie contemporaine est toutefois prise, il faut en prendre note, dans un moment sémiotique inspiré autant par la relecture des écrits de Charles S. Peirce que par la critique du modèle structuraliste qui s'était largement imposé à l'issue de la première moitié du xx^e siècle¹. Dans cette perspective, quelques premières remarques sur l'anthropologie linguistique anglophone s'imposent en introduction.

Selon la version la plus raisonnable du récit de fondation qui peut en être donné, c'est au tournant des années 1960, en Amérique du Nord (aux États-Unis et au Canada), que l'anthropologie linguistique contemporaine s'est définie². Cette sous-discipline, l'anthropologie linguistique, était déjà inscrite, mais sous la forme d'une linguistique anthropologique, au sein des quatre champs de l'anthropologie d'inspiration boasienne ; elle se reconceptualise dans un premier temps, avec force, créativité, toujours de manière pluridisciplinaire, sous la plume de John Gumperz et de Dell Hymes comme une variante de la sociolinguistique³. L'environnement intellectuel et institutionnel du moment (des années 1960) favorisait l'attention aux contributions de disciplines ou de sciences

connexes. Ancrée dans l'espace d'une anthropologie pluridisciplinaire, l'anthropologie linguistique n'a eu de cesse de se déployer, par divers branchements au cours des six dernières décennies. Les voies suivies auront été multiples. Elles auront permis la découverte d'un large éventail de problématiques, en proposant des bifurcations théoriques parfois radicales⁴. Le tournant « sémiotique » de l'anthropologie linguistique nord-américaine, survenu dans le dernier quart du xx^e siècle, entre dans cette dernière catégorie⁵.

L'anthropologie linguistique anglophone s'accorde cependant autour d'un ensemble de principes ; comme de reconnaître : (1) le rôle des contraintes normatives et sociales qui innervent les conduites humaines, qu'elles soient langagières ou culturelles et (2) l'importance de l'enquête (empirique) ethnographique. Dans cette perspective, l'ethnographie sociale et linguistique offre l'occasion et l'expérience d'une confrontation au réel ; elle invite à une attention minutieuse portée aux formes (et au processus) de la praxis langagière, aux formes sémiotiques de l'action au moyen du discours, comme aux dynamiques idéologiques, implicites et explicites, qui sont inhérentes à toute pratique langagière. Par ailleurs, cette anthropologie (linguistique) s'accorde à reconnaître la puissance de signification que les usages langagiers mettent en forme et performant, notamment dans le fonctionnement indexical et métapragmatique du langage. L'attention aux fonctions des formes de l'indexicalité inhérente aux processus de configuration des relations sociolangagières aura contribué à marquer, de manière définitive, la radicalité de la démarche de l'anthropologie linguistique⁶, opérant une coupure vis-à-vis de la discipline linguistique⁷ – coupure ou rupture déjà préfigurée dans les travaux des années 1960-1970⁸. L'ensemble de ce cadre de travail ouvre toujours sur des recherches tournées vers les contextes sociaux et historiques des sujets parlants⁹.

S'il fallait retenir un contraste majeur entre les différentes voies contemporaines de la recherche au sein de l'anthropologie linguistique étatsunienne, sans doute faudrait-il privilégier la différenciation qu'on peut établir entre un courant tourné vers la redécouverte et l'opérationnalisation de la sémiotique peircienne et un autre marqué par une relecture de la phénoménologie husserlienne¹⁰. La première s'inspire de la façon dont Charles Peirce argumente en faveur d'une sémiotique de la sémiose, du signe-en-acte ; elle repose sur une phénoménologie (ou « phanéroscopie » dans le vocabulaire de Peirce) de catégories de modes d'être. Pour qualifier cette sémiotique, nous pourrions dire qu'elle est d'ordre cognitif, ouverte à l'expérience du réel¹¹. Il s'agit pour Peirce de mettre l'accent sur les modes de raisonnement, la manière de rendre compte de ce qui est intelligible, notamment d'un point de vue scientifique, au sein d'une communauté de chercheurs. Chez Peirce l'accent est mis sur ce qu'il nomme pensée-signe (*thought-sign*), une conception sémiotique du mental, une métathéorie qui affirme que tout acte de pensée est d'ordre sémiotique, susceptible d'être observé dans la pluralité de ses

instances. Il est observable dans nos manières de conduire une enquête scientifique, de raisonner, tant lorsque le raisonnement est ordinaire, de sens commun, que lorsqu'il est associé à la quête d'une vérité scientifique ; mais il est observable aussi dans nos échanges discursifs du quotidien avec nos contemporains. Toujours à l'œuvre, sous ses divers visages, la pensée, inférentielle et interprétante, se présente sémiotiquement (en acte) – sous forme « dialogique » selon l'expression de Peirce¹².

La seconde voie marque un retour aux écrits de Edmund Husserl qui, tout au long de sa vie, n'aura eu de cesse de revisiter les apories liées à l'étude de la signification, du langage et de la conscience. Pour caractériser cette orientation, on pourrait souligner qu'elle privilégie les faits de conscience et l'attention à l'intersubjectivité. Par le biais de différents auteurs, dont Alfred Schutz et Maurice Merleau-Ponty, l'inspiration phénoménologique est bien présente dans l'anthropologie linguistique contemporaine.

Au regard de cet arrière-plan anglophone et étatsunien, deux questions retiendront notre attention dans la suite de cet article : comment la recherche française participe-t-elle des débats et des projets qui animent le champ de l'anthropologie linguistique tel qu'il se présente en Amérique du Nord ? Comment vient-elle s'y inscrire ou y contribuer ?

Depuis les années 1960, les anthropologies sociales et linguistiques, françaises et nord-américaines, sont en dialogue, à des degrés divers et de multiples manières. Outre les contributions des recherches documentaires, à caractère ethnographique, et comparatives (dans le cas français, celles des américanistes, africanistes, des océanistes parfois), deux cadres de travail, épistémologique et sémiotique, offrent la possibilité d'une perspective commune aux deux lieux. Le premier d'entre eux est celui que portent les travaux du cercle de Bakhtine¹³. Ces écrits, redécouverts dans leurs traductions françaises et anglaises dans les années 1970, invitent à une reconceptualisation du langage sur le plan de l'activité pratique et poétique, comme phénomène social et idéologique¹⁴. Ils mettent en lumière les laminations polyphoniques des formes langagières et dévoilent les fonctions actionnelles des interlocutions incrustées au sein de situations sociales ; ces dernières se présentent comme autant d'occasions pour les membres d'une communauté de s'associer et de faire relation. Cette orientation a permis d'ouvrir en France une première brèche en faveur d'une approche pragmatique et sémiotique du langage.

Le second de ces cadres, au-delà de l'attention portée aux interactions et au jeu des représentations sémiotiques qui les englobent, est celui que ces anthropologues découvrent, pour un petit nombre d'entre eux, en lisant les pragmatistes nord-américains et la logique sémiotique de Peirce. Ce dernier, au cours des années 1990, aura été l'objet d'intenses lectures écrites sous la plume de quelques philosophes francophones¹⁵ : lectures accompagnées par un vaste chantier de traduction de son œuvre ayant abouti à de nombreuses publications dans les années 2000. La réception de Peirce

au sein de l'anthropologie française, tout au long de ce premier quart du ^{xxi}^e siècle, se scinde toutefois en deux courants. D'une part, celui des anthropologues linguistes, qui font le choix de se focaliser sur les usages du langage-en-contexte, les formes rituelles du dialogue et de l'interlocution, et, d'autre part, celui des anthropologues sociaux du tournant ontologique. Ces derniers, en France, sont influencés notamment par leur lecture des recherches traduites d'un anthropologue américaniste et nord-américain, Eduardo Kohn, et l'éclairage que ce dernier jette sur les potentialités de la sémiotique peircienne pour une anthropologie sociale qui serait désormais affranchie d'un soi-disant logocentrisme¹⁶. C'est sur ce contraste que cet article se conclut, bien qu'il souligne les mérites, relativement peu explorés à ce jour, de la version dialogique et interlocutive des formes cognitive et humaine de sémiase.

Dans les limites de cet article, l'enjeu n'est pas de discuter de la question de savoir si la sémiotique, sous une variante ou une autre, et comme démarche scientifique, pourrait envelopper, voire refonder, l'anthropologie (sociale et linguistique) ou s'il conviendrait mieux de considérer l'approche sémiotique comme une méthodologie d'appoint. Dans l'optique d'une sociologie de la connaissance – inclusive d'une historiographie des conduites institutionnelles qui légifèrent la recherche au quotidien –, sinon d'une métasémiotique de la production scientifique, l'arrière-plan institutionnel qui encadre la manière dont on « fait science » en anthropologie, selon les lieux de formation ou de poursuite de la recherche, est un fait que l'on ne peut ignorer.

2. Anthropologie linguistique¹⁷, de quelques enjeux en France autour d'un paradigme

Je ne m'attarderai pas longuement sur la fabrique des intitulés qui en viennent à définir, en France, des espaces de production de connaissance et de recherche. La manière dont ils trouvent « pignon sur rue » et s'institutionnalisent – par les voies de l'organisation de la recherche (ceux de départements, de commissions de recrutement, de conseils de qualification, d'instances d'évaluation) – révèle l'importance qu'il faut accorder à la sociologie de la connaissance¹⁸. L'enjeu ne porte pas tant sur des noms-étiquettes ou sur les définitions proposées. Tant bien que mal, les dénominations-étiquettes permettent de nommer, de déterminer, à tout le moins de repérer, à un moment donné, dans une période spécifique – quelques années, une décennie ou plusieurs –, un ensemble souvent cohérent d'orientations de recherche, d'enjeux thématiques, de problématiques d'enquêtes. En fin de compte, l'enjeu est tout autre. Il porte selon nous sur la construction des objets à étudier.

Toujours est-il que le terme « ethnolinguistique » aura longtemps prévalu dans le contexte institutionnel français : celui de l'organisation universitaire des enseignements, des formations doctorales, comme celui qui est propre aux instituts publics de recherche – une situation assez exceptionnelle au regard des pratiques de recherche les plus courantes ailleurs, en Europe comme dans le monde universitaire anglophone. L'ethnolinguistique, comme discipline, a trouvé sa place dans le champ anthropologique français grâce aux recherches africanistes de Geneviève Calame-Griaule¹⁹. Au tournant des années 1960, et par la suite, l'ethnolinguistique française s'est présentée comme interdisciplinaire – exemple type d'une discipline « frontière »²⁰ – en associant l'anthropologie et l'ethnologie à la linguistique, mais également comme une discipline ouverte à l'ethnomusicologie, sous le prétexte d'une conceptualisation structuraliste d'une notion élargie du « langage » inspirée par la sémiologie saussurienne²¹.

Le domaine a pris son essor dans les années 1970-1980, notamment au Lacito – Langues et civilisations à tradition orale, un laboratoire du CNRS. Dans la filiation des travaux pionniers de Calame-Griaule, l'ethnolinguistique française avait fait des littératures orales et de l'analyse poétique des genres du discours un objet d'étude privilégié²². Généralement linguistes de terrain, les ethnolinguistes français complétaient leur linguistique (composée de phonologies, de dictionnaires et de grammaires) de descriptions sur les pratiques langagières et leurs contextes – contextes conçus de fait comme un environnement social et culturel généralisé. Le souci théorique et ethnographique (documentaire) était de ne pas abstraire l'étude des langues de leurs contextes (sociaux et culturels) et, dans cette perspective, la langue était envisagée comme un véhicule sémiotique (mais en un sens large et, de fait, inspiré de la notion de sémiologie de Saussure) des visions culturelles (locales) du monde. L'enjeu était d'étudier, si possible, des systèmes de pensée exprimés par des catégorisations, des taxinomies, des classifications des « objets » qui habitent et composent les « mondes », qu'ils soient imaginaires ou non. Ces « mondes » (et ces systèmes de pensée) étaient rapportés à des unités appelées « ethnies », « cultures » ou « communautés » langagières (fréquemment plurilingues dans les faits). À ces unités correspondaient, dans une perspective relativiste et comparative généralisée, autant d'architectures linguistiques et sémiotiques qu'on pouvait dénombrer de systèmes culturels et sociaux. Les enquêtes, au plus près des faits des événements du terrain, révélaient l'opérativité pratique de ces codes, en tant que ressources intellectuelles permettant aux humains d'organiser localement, ponctuellement, selon leurs habitudes, tout à la fois connaissances encyclopédiques et savoir-faire. L'ethnolinguistique française s'est ainsi doublée d'une sociologie concrète des rapports entre langues et cultures et de leurs contextes institutionnels. Attentive aux caractères

normatifs et institutionnels des usages langagiers, elle restait fascinée par les œuvres de l'Esprit humain.

L'intérêt porté à la performance et à l'art verbal, en écho aux recherches nord-américaines de Dell Hymes, aura pris son essor grâce aux travaux de Paul Zumthor sur la poésie orale²³. Par son intérêt pour les conceptions locales de la parole et les représentations qui en étaient données dans les conceptualisations mythologiques, l'ethnolinguistique française aura préfiguré l'intérêt qui est porté aujourd'hui aux idéologies langagières – sous un paradigme pragmatique-sémiotique peircien, entre autres, et, en ce cas, dans une perspective actionnelle sur la notion de signe²⁴. Quant aux questions relatives à la structuration de l'échange verbal en situation, elles ne devinrent un objet de recherche (en France) qu'avec la formation tardive de la linguistique des interactions verbales – un programme de recherche inauguré par Catherine Kerbrat-Orecchioni²⁵.

Une autre facette du cadre général de la recherche anthropologique française mérite attention. Comme discipline « frontière », l'ethnolinguistique française s'est établie, au début des années 1960, dans un environnement épistémologique marqué, déjà depuis les années 1950, par une conception à deux faces de la recherche. D'une part, l'accent était mis sur les enjeux propres aux ethnographies et aux ethnologies régionales. Les spécificités locales des collectifs étudiés étaient alors documentées dans une perspective comparative à moyenne portée : sur le plan de la variation ou de la diversité de formes institutionnelles – autrement dit de formes institutionnalisées de façons de penser et d'agir – observables soit au sein d'un même espace sociologique d'organisation, soit au sein d'aires socioculturelles chargées de leurs complexités historiques²⁶. Ces dernières étaient définies à l'échelle de régions ou de continents. Par ailleurs, mais à une autre échelle, dans une perspective principalement non historique, la recherche s'organisait autour de problématiques liées à une conception théorique ou thématique de l'anthropologie sociale. Elle privilégiait, pour le dire brièvement, l'étude de l'esprit humain.

C'est l'histoire intellectuelle de l'anthropologie sociale en France et de ses pratiques d'enquête qui se trouve ainsi refaçonée, dès lors que l'expression « anthropologie sociale » s'impose sous l'impulsion de l'approche structuraliste de Claude Lévi-Strauss. Au contraire des ethnologies régionales, la version structuraliste de l'anthropologie sociale mettait l'accent sur ce qui fait l'unité de l'humain – au travers du temps et de l'espace. Cette anthropologie sociale et structurale s'est affirmée avec la certitude que son épistémologie méthodologique, directement empruntée à la linguistique structurale, héritée de Saussure et de l'école de Prague (via Jakobson), était un gage infaillible de scientificité.

La recherche française, encore aujourd'hui, dans ce premier quart du ^{xxi}^e siècle, s'entient dans une large mesure à cette partition des tâches. Une partition qui en est venue

à indexer de surcroît une hiérarchie entre, d'une part, des recherches prestigieuses, théoriques, désormais tournées vers la comparaison des grands systèmes ontologiques²⁷ et, d'autre part, des recherches modestement descriptives, empiriques et ethnographiques, quand bien même ces dernières s'inscrivent toujours dans le cadre d'échelles (régionales, continentales) variables. Il va sans dire que les descriptions ethnographiques constituent toujours – aujourd'hui comme hier – un passage obligé. Elles résultent d'une confrontation aux expériences intersubjectives, concrètes, humaines, sociales, dans la médiation des formes langagières associées à ces contextes d'expérience.

Bien des enjeux, méthodologiques et théoriques, de l'anthropologie française se jouent toujours autour de cette distinction entre anthropologie et ethnographie. Sans doute vaudrait-il mieux parler d'anthropologie ethnographique pour nommer la reconceptualisation de l'ethnographie en cours depuis quelques décennies²⁸. Ceci permettrait de mieux définir l'enjeu des enquêtes locales, centrées sur les « situations » vécues par des humains dans la conduite de leurs affaires, indissolubles des dynamiques – contextuelles, socioculturelles – propres à des espaces-temps historiques²⁹. Si l'enjeu est d'étudier désormais des « événements » en situation, il importe de montrer en quoi ceux-ci se présentent, selon le cas, comme des phénomènes sociaux totaux – l'expression est de Marcel Mauss. On voit là le rôle que joue l'apport d'une anthropologie attentive aux façons de parler, au penser-parler selon des conceptualisations locales, dans des registres formalisés en étroit rapport avec les situations sociales de leurs usages et les contextes d'intersubjectivités qui y sont générés.

Une autre problématique d'importance dans la relation anthropologie/ethnologie-ethnographie et anthropologie sociale concerne (depuis longtemps) l'attention à l'étude des conceptualisations sémantiques et catégoriales que convoquent, en temps réel et en pratique, les acteurs et les agents des événements étudiés. Mais la recherche ethnographique porte également sur la manière dont ces systèmes de catégorisations vernaculaires sont pris en compte dans les catégories d'analyse de l'enquêteur³⁰. Le modèle analytique de l'enquêteur est susceptible de résulter d'un examen dialectique (et de traduction) entre les conceptualisations catégoriales de l'analyste et celles qui sont indissociablement associées aux usages des acteurs et des agents étudiés – les « membres » dans le vocabulaire de l'ethnométhodologie. Dans cette mesure, toute enquête en anthropologie ethnographique devient à son tour objet d'enquête : désormais enquête sur les manières de la conduire, d'en parler, sur ses méthodologies de traduction et de transcription, et sur le processus abductif – la recherche d'hypothèse *ad hoc* – par lequel se construit l'élaboration d'un savoir anthropologique général.

3. Anthropologie linguistique, rituels dialogiques et interlocution

En 2001, dans un chapitre qui introduit les fondamentaux de l'ethnolinguistique contemporaine, Aurore Monod Becquelin et Valentina Vapnarsky écrivent :

L'ethnolinguistique s'attache à la compréhension et l'interprétation des énoncés, des discours, des récits prononcés dans des situations d'interaction ; parmi celle-ci se trouve l'enquête ethnologique et tout particulièrement le dialogue ethnologue/informateur. *Ethnologie et linguistique en coopération* – travaux interdépendants et non juxtaposés – s'attachent au sens, et élaborent des outils destinés à prendre en compte le *mental* et le *vécu*, ce qui les oblige à élaborer un lieu sémantico-conceptuel assez abstrait pour traiter du dire et du faire, de la parole et de l'action³¹.

Poursuivant leur article, les auteures dévoilent le foisonnement des voies à suivre, des perspectives à adopter quand se présente le moment de faire un choix d'enquête ou d'analyse : entre analyse conversationnelle et analyse de ou du discours, entre pragmatique et approches cognitives. Elles notent que « les tribulations et associations de l'ethnolinguistique, *sous ce nom ou sous un autre*, donnent un visage et une perspective protéiformes aux recherches actuelles³² ».

Personne ne peut s'étonner d'apprendre qu'une discipline « frontière » comme l'ethnolinguistique reste attentive aux renouvellements non seulement de l'anthropologie sociale, mais également de la linguistique. D'autant que les recherches en linguistique se transforment tout au long des décennies 1970, 1980 et 1990, et ce, au sein même de l'environnement de la recherche française. Oswald Ducrot et Jean-Marie Schaeffer, à l'occasion de la publication en 1995 de leur *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, l'écrivent : « Les sciences du langage se sont tellement développées depuis une vingtaine d'années que, dans le détail, on ne retrouvera pas grand-chose ici du livre de 1972³³. » Pour leur part, Jacques Moeschler et Anne Reboul, coauteurs en 1994 d'un *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, se plaisent à rappeler qu'à la date de la conception de leur dictionnaire, vers la fin des années 1980, peu des « têtes de chapitre [...] sélectionnées n'avaient encore fait l'objet de recherches approfondies³⁴ ». Bien d'autres indicateurs signalent les transformations considérables survenues au sein des sciences sociales et du langage dans les années 1990, à l'aube du *xxi^e* siècle.

C'est au cours des deux premières décennies de ce *xxi^e* siècle que l'appellation « anthropologie linguistique » s'est imposée en France³⁵. Sans doute faut-il voir ici le résultat d'une prise en compte explicite, de la part des acteurs de la recherche française, de la façon dont le domaine était conçu dans sa version nord-américaine et anglophone (comme *linguistic anthropology*). On ne peut écarter les convergences qui résultent de

lectures communes et partagées au fil des décennies³⁶. Ce serait sans compter avec les rapprochements « objectifs » dans la manière de problématiser les objets de recherche.

Ces convergences et ces rapprochements entre des communautés scientifiques d'un même domaine (ici défini comme l'anthropologie) n'interdisent pas toutefois des écarts de conceptualisation dans les façons de construire l'objet d'étude³⁷. D'autres expressions, pour nommer ce domaine commun et pour tenter d'en préciser ses contours, auront pu faire surface à l'occasion : « anthropologie du langage » ou « linguistique anthropologique » entre autres. Il apparaît cependant que ces expressions ne visent pas à identifier des approches rivales. Les variations entre les modalités des enquêtes renvoient le plus souvent à des choix de perspectives imbriquées dans la production et la présentation des données de l'enquête. En fin de compte, les caractères des projets divers de ces différentes « anthropologies » présentent tous « un air de famille ». Les affinités ne manquent pas. Pour rendre compte d'un cas de recherche propre au contexte français, je partirai de la publication, en 2000, de deux ouvrages collectifs : *Pour une anthropologie de l'interlocution*, codirigé par Bertrand Masquelier et Jean-Louis Siran³⁸, et *Les rituels du dialogue*, codirigé par Aurore Monod Becquelin et Philippe Erikson³⁹.

Le premier de ces ouvrages prend pour objet les rhétoriques du quotidien et il invite à une « anthropologie de l'interlocution ». Ce projet se place délibérément en continuité avec les études à visée comparative et théorique des travaux issus de l'anthropologie linguistique nord-américaine, en particulier ceux liés aux « *speech events* » et aux « *ways of speaking* »⁴⁰ et de la dimension actionnelle et sociale de la parole en situation. Le second prend pour thématique ethnographique les « rituels du dialogue » en Amérique latine. Ce dernier fait écho aux études nord-américaines rassemblées en 1995 par Dennis Tedlock et Bruce Mannheim dans *The Dialogic Emergence of Culture*, un ouvrage qui portait la promesse de ce que pourrait être une approche dialogique dans l'enquête des faits socioculturels⁴¹.

Les deux ouvrages sont des collectifs⁴². Publiés à l'initiative d'anthropologues membres du CNRS ou d'universités françaises, à six mois d'écart entre janvier et juillet 2000, ils furent conçus de manière indépendante et forment ensemble un total de quelque 1060 pages. L'ouvrage de Monod Becquelin et Erikson fait explicitement usage de l'expression « ethnolinguistique » – un usage habituel en France, comme nous l'avons suggéré précédemment. C'est l'expression « anthropologie linguistique » qui prévaut au contraire dans l'ouvrage de Masquelier et Siran. Ce dernier volume recense les publications nord-américaines majeures des années 1980 et 1990 et rappelle quelques-unes des thématiques théoriques principales qu'elles développent⁴³. Il pointe ainsi au passage l'influence sémiotique peircienne dans les manières de traiter notamment de la réflexivité langagière et des formes de l'indexicalité, de l'opérativité des paramètres

de la deixis dans la mise en forme contextuelle d'une situation de parole, comme des indexicalités non référentielles qui permettent, en situation, de générer des symboliques sociales (par exemple de la distance, de la solidarité ou de la hiérarchie) dans les rapports sociaux. Les contributions rassemblées dans ces deux ouvrages auront réorienté le cadre de la recherche française dans le champ de l'ethnolinguistique et de l'anthropologie linguistique.

Si l'on fait le choix d'un rapide survol des principaux arguments rencontrés dans chacun des deux volumes, le premier constat est que les travaux présentés dans l'un et l'autre examinent un large éventail de situations dialogiques. Pour une courte liste sélective, sans retenir ici les expressions vernaculaires qui s'appliquent aux situations de dialogue ou aux genres discursifs étudiés chapitre après chapitre, nous mentionnerons : les dialogues et les incantations chamaniques ; les dialogues associés aux rituels de guérison ; les dialogues conversationnels et cérémoniels ; les jeux de la devinette ; l'énonciation proverbiale ; les formes de discours convoquées dans les réunions de résolution de disputes et dans les assemblées politiques ; la rumeur et le cancan. Sont également inclus, comme objet d'études, les échanges entre enquêteurs et consultants, les usages des dictionnaires, les problématiques de la traduction. Les modèles linguistiques convoqués dans les deux volumes révèlent les généalogies intellectuelles des divers auteurs, leurs adhésions ou leurs positionnements critiques, et ce, aux seules fins des analyses qui sont présentées ou pour poser un cadre épistémologique pertinent en accord avec la perspective choisie pour explorer les données étudiées. Ces modèles sont donc nombreux, comme on peut s'y attendre. Certains relèvent des approches propres à l'anthropologie linguistique nord-américaine : pour les unes elles sont centrées sur l'exploration des formes de réflexivité langagière et l'attention aux rapports entre fonction métapragmatique des formes langagières et mise en forme du discours métapragmatique selon les règles requises dans le moment de structuration (*regimentation*) de la praxis langagière⁴⁴ ; pour les autres, l'attention est portée sur les rapports entre texte et contexte, les dialectiques du discours en situation dans le mouvement de l'entextualisation des textes, leur décontextualisation et leur recontextualisation en situation de performance communicationnelle et d'énonciation⁴⁵. Les linguistiques de l'énonciation inspirées des travaux d'Émile Benveniste sont également présentes ; privilégiées sont les versions critiques du paradigme de l'énonciation et que proposent les modèles qui « décomposent » la notion de sujet parlant, en particulier dans la pragmatique intégrée – en sémantique et en pragmatique argumentative – de Jean-Claude Anscombre et Oswald Ducrot et dans l'étude du principe de polyphonie que portent les essais de Ducrot⁴⁶. Enfin, pour un versant plus cognitif, la linguistique des modalités épistémiques (*evidentials*) est largement sollicitée⁴⁷. Cette linguistique témoigne de l'importance

de l'attention aux fonctions sémantiques-cognitives des formes langagières dans leur ensemble ; elle recoupe de nombreuses recherches nord-américaines.

Dès lors que l'attention se porte sur des genres du discours (ces « types relativement stables d'énoncé⁴⁸ »), leurs formes dialogiques sont envisagées à partir des conceptions locales qui en sont faites. La perspective de ces descriptions relève donc d'analyses à caractère émique – et non pas étique – si l'on se réfère à un couple de notions courant dans les débats de cette période de l'anthropologie sociale et linguistique⁴⁹. L'accent méthodologique et théorique est mis sur le point de vue cognitif et sur la sémantique des expressions catégoriales des acteurs, ou membres, des collectifs étudiés : pour se mettre au plus près (possible) des manières de penser et de catégoriser les activités régulières des participants engagés dans ces occasions de rencontre et de transactions, que ces activités soient cérémonielles, politiques ou ordinaires⁵⁰. L'ethnographie linguistique est dès lors habitée de part en part de préoccupations théoriques. Celles-ci impliquent des méthodologies d'élicitation rigoureuses (dérivées initialement de la linguistique structurale), focalisées sur la sémantique des expressions catégoriales en usage pour nommer les faits et les événements locaux. Mais cette nouvelle « ethnographie » aura encouragé l'adoption d'une perspective interactionniste – dans une version souvent inspirée du situationnisme méthodologique d'Erving Goffman – centrée sur l'étude, en temps réel, des pratiques et des routines sociolangagières des membres. L'analyse, dès lors, porte son attention aux formes grammaticales et communicationnelles-pragmatiques que manifestent les conduites sociolangagières ; elles sont parfois chargées d'un caractère éminemment poétique. Un tel positionnement dans la recherche s'avère délibérément critique des modèles des sciences sociales qui privilégient l'étude du social en ce qui concerne le « système »⁵¹. Ce sont les effets épistémologiques de ce tournant, tels qu'ils transparaissent dans les deux ouvrages collectifs susmentionnés, publiés en 2000, qui retiendront notre attention dans le paragraphe suivant.

Les décennies 1980 et 1990 furent marquées, pour les anthropologues dans leur ensemble, par une attention critique portée aux conditions politiques des pratiques de la discipline, des réexamens de ses implicites idéologiques, ou d'évaluations de ses modes de connaissance. Sans entrer ici dans les détails, on pense en particulier aux débats portés par des ouvrages tels que *Time and the Other* de Johannes Fabian⁵², *Writing Culture* de James Clifford et George Marcus⁵³, *Veiled Sentiments* de Lila Abu-Lughod⁵⁴ ou *Recapturing Anthropology* de Richard Fox⁵⁵ qui, dans leur ensemble, problématisent le positionnement épistémologique de l'anthropologie (sociale et linguistique) à leur époque, et tout particulièrement ses présupposés en matière d'écriture ethnographique. La formulation de Lila Abu-Lughod⁵⁶ invitant à « écrire contre la culture » déployait d'ailleurs autant une critique des formes classiques de l'écriture en ethnographie qu'une

critique de la monographie, comme en une sorte de retour critique sur *Writing Culture* et les propositions qui étaient alors véhiculées dans les débats ouverts par cet ouvrage. Le débat, étatsunien pour l'essentiel, aura trouvé sa place dans l'anthropologie française, notamment dans un dossier des *Études rurales* de 1985⁵⁷. Pour le dire succinctement, les problématisations croisées portaient tout autant sur ce que pourrait accomplir une anthropologie dialogique et critique du langage dans le sillon des théories de Bakhtine et de son cercle – avec le modèle de l'énonciation langagière, poétique, et de l'hétéroglossie polyphonique qu'elles supposent⁵⁸.

Les rituels du dialogue comme *Anthropologie de l'interlocution* auront encouragé la problématisation (dans le contexte de la recherche française) des manières habituelles de penser le rapport entre anthropologie sociale et langage tel qu'il était traité sous le paradigme structuraliste de Claude Lévi-Strauss. Ils invitent à porter attention à une autre linguistique que celle dont se recommandait le structuralisme.

Ces recherches, issues des années 1990, auront mis en exergue, comme les paragraphes qui précèdent ont voulu le montrer, la voie désormais ouverte vers une linguistique pragmatique. L'exploration des modèles de la pragmatique fut d'emblée critique des pragmatiques formelles centrées sur la notion de force illocutoire ou sur le calcul des significations portées par les intentionnalités respectives des interlocuteurs. À ces versions logicistes s'est substituée, comme ce fut le cas dans l'anthropologie linguistique nord-américaine, une pragmatique centrée sur la production des contextes. Ces contextes sont ceux que génèrent, en temps réel et en situation, les engagements interactionnels des membres-participants aux activités sociales, moment après moment. Le plus souvent, ces membres-participants occupent les places qu'ils habitent dans le cours de leurs transactions par la médiation d'improvisations discursives⁵⁹. La pragmatique a déporté l'attention sur les situations d'interlocution des communautés ethnographiées, sur la variété des formes de relations interlocutives, sur leurs conceptualisations locales et sur les règles qui façonnent les pratiques discursives et la genèse de leurs contextes. Cette démarche fut tout aussi attentive aux grammaires de l'évidentialité épistémique qu'aux modalités rencontrées dans les échanges entre anthropologue-enquêteur et consultants. Il importait de montrer ce que toute enquête ethnographique implique dans la longue durée : la dimension réflexive située au cœur de « la production de[s] connaissances anthropologiques⁶⁰ ».

Quelques-uns des enjeux présentés dans les pages qui précèdent trouvent une excellente présentation et discussion dans la publication récente de l'ouvrage de Camille Riverti *Humour et érotisme dans les Andes*⁶¹. Ce dernier s'inscrit dans la filiation d'une anthropologie dialogique. L'auteure avertit explicitement ses lecteurs de l'importance d'une anthropologie sociale attentive aux interactions et de la nécessité d'élargir l'en-

quête ethnographique, au-delà des observations objectivantes les plus classiques (celles que proposent habituellement, par exemple, les analystes de la conversation), aux situations d'interaction interlocutive dans lesquelles l'ethnographe se trouve elle-même « prise ». Dans ce filet de la praxis interlocutive lancé par les membres de la communauté rencontrés, de manière pressante, par leurs « appels », la situation oblige l'ethnographe à s'inscrire comme « participante ratifiée » aux échanges discursifs qui lui sont proposés. Mais il s'agit là d'un véritable défi, car ces relations interlocutives qui s'invitent sont loin de se présenter comme anodines ; elles prennent la figure de farces sexuelles et de jeux d'humour, dont les sous-entendus et les métaphores sont ancrés au plus profond des conceptions locales des rapports entre les sexes-genres, entre étranger et locaux, et entre parents par alliance. Il s'agit par ailleurs d'occasions discursives qui s'appuient sur des réseaux d'interdiscursivité et d'intertextualité, qui nouent ensemble une polyphonie de situations sociales. Face à ces jeux, l'ethnographe se devait de se socialiser pour apprendre à répondre à ses interlocuteurs avec à-propos, mais avec l'aide du collectif de ses acolytes, « souffleuses » des réparties, et sans perdre le fil des joutes de l'échange. De ces situations, personne ne peut s'échapper ; il faut donc apprendre à maîtriser ces moments de transactions langagières ; elles réunissent ceux et celles qui viennent habiter les rôles interlocutifs de la situation du moment. Il s'agit d'une expérience de défamiliarisation extrême pour l'ethnographe étrangère, qui se trouve contrainte d'apprendre au plus vite la grammaire de ces échanges éphémères. Ils relèvent de pratiques formalisées derrière les figurations qui sont jouées sur la scène publique. Ils sollicitent les membres d'une communauté de pratique, qui se constitue spontanément dans ces moments d'humour épisodique. Et ces moments sont eux-mêmes emboîtés dans des situations et dans des contextes plus larges : ils surviennent au hasard d'une rencontre, publique, vagabonde, sur une place de marché, ou lors d'une célébration rituelle coutumière – une veillée mortuaire par exemple. En fin de compte, cette ethnographie se construit au fil des médiations qui opèrent au plus profond des transactions sociales et de leurs interactions langagières. Ces médiations sont autant d'occasions d'un accès à la connaissance, à la compréhension de ce qui génère du sens pour soi et pour les autres.

Centrée sur la plaisanterie et l'humour, l'enquête de Riverti dévoile que ces jeux de langages sont enracinés au plus profond d'une forme de vie constituée d'habitudes (culturelles et sociales). L'expérience vécue de leur caractère sémiotiquement iconique et indiciaire font de chaque événement l'expression – comme *sinsigne* (*sinsign*), dans la terminologie de Peirce⁶² – d'un phénomène, linguistique et social, total⁶³. Ces moments, impromptus, flottants, récurrents, éphémères, véhiculent leur réflexivité propre en toute visibilité. Leurs formes dialogales et interlocutives relèvent plus largement d'une activité humaine, empiriquement bien documentée, quand, pour le dire avec Bakhtine, « on se

réfère surtout à ce que disent les autres : on rapporte, on évoque, on pèse, on discute leurs paroles, leurs opinions, affirmations, informations, on s'en indigne, on tombe d'accord, on les conteste, on s'y réfère, etc.⁶⁴ ».

Dès lors que le langage est envisagé « en pratique », parler est une activité orientée vers autrui⁶⁵. Locuteur et allocutaire sont indissociables. La situation d'interlocution engage, parfois concrètement, une pluralité de sujets parlants disposés à répondre, d'une façon ou d'une autre, à ce qui leur est adressé et proposé, à moins de garder le silence ou de se désengager de la rencontre à laquelle ils étaient conviés. Quant aux absents, ils sont, finalement, présents virtuellement. Explorer l'interlocution inhérente à toute pratique langagière, c'est reconnaître que le langage, par la médiation de ses figurations dynamiques, textuelles, est un dispositif de mise en forme de relation. La relation d'interlocution ainsi logée au creux de tout usage langagier, en puissance dans l'état de parole d'une rencontre en face à face, se manifeste dans la forme dialogale de l'échange langagier, dans l'organisation sociale de la situation de parole, dans la structure actancielle de participation que génèrent les transactions entre participants à une interaction. La relation d'interlocution, paramètre du fonctionnement grammatical du langage, gouverne ses productions discursives. Les références à la sémiotique de Bakhtine et de son cercle ont influencé les orientations dialogiques et interlocutives de l'anthropologie linguistique, tant française qu'américaine. Ces références lues, débattues, découvertes lors des traductions, dans les années 1970, des écrits du cercle de Bakhtine sont désormais moins souvent citées dans les écrits français. La leçon d'une nécessaire attention, au-delà du champ purement linguistique, aux formes du dialogue, aura été retenue. Celui-ci est étudié principalement pour ses formes poétiques, ses dimensions sociologiques, métalinguistiques (translinguistiques, dans le vocabulaire de Bakhtine) et interactionnelles.

Ce qui semble avoir échappé à l'attention dans ces lectures anciennes, c'est que, par-delà son attention aux diverses mises en forme du chronotope littéraire, comme à la polyphonie et à l'hétéroglossie des voix qui viennent habiter l'art verbal, Mikhaïl Bakhtine montre l'importance de la « nature dialogique de la pensée humaine⁶⁶ ». En parallèle, les écrits de Valentin Voloshinov prennent une tonalité franchement sociologique. Ils n'ont cessé d'affirmer la « nature sociale du langage », de rappeler l'« orientation sociale de l'énoncé », de pointer vers le poids des déterminations sociales dans les interactions verbales, et vers le caractère fréquemment hiérarchique des « situations » dans lesquelles s'énoncent les « formes de l'énoncé ». Ils insistent pour dire que « tout énoncé verbal ou gestuel » est orienté « vers l'« autre » ». Ainsi, après avoir rappelé que : « le dialogue [...] est la forme la plus naturelle du langage », Voloshinov, en écho à Bakhtine, écrit-il :

Nous n'hésitons pas à affirmer catégoriquement que les discours les plus intimes sont eux aussi de part en part *dialogiques* : ils sont traversés par les évaluations d'un auditeur virtuel, d'un auditoire potentiel, même si la représentation d'un tel auditoire n'apparaît pas clairement à l'esprit du locuteur⁶⁷.

L'ethnographie de l'anthropologie dialogique – centrée sur l'étude des rituels du dialogue et de l'interlocution, à l'image des exemples de recherches mentionnées dans les pages qui précèdent – se focalise sur l'expérience vécue. Elle tient compte de l'imbrication de la pensée dialogique et de l'action dans la relation ; les facettes en sont multiples, elles sont, le plus souvent, étudiées pour leurs formes poétiques, métalinguistiques, pour leurs fonctions sociologiques, interactionnelles. La conception du signe de Charles Peirce pourrait-elle nous venir en aide?

4. Forme dialogique de la pensée-signe, sémiotique de l'interlocution

Le détour de l'anthropologie linguistique (nord-américaine) par la logique sémiotique de Peirce s'est imposé de manière significative depuis les années 1980⁶⁸. Il s'appuie sur la relecture des écrits de Peirce⁶⁹ ; relecture accompagnée de mises à l'épreuve, par le biais d'expériences ethnographiques de terrain, des catégories sémiotiques proposées par Peirce. Ces catégories (celles, en anglais, de *Firstness*, *Secondness* et *Thirdness*⁷⁰) expriment (dans une perspective métaphysique) une construction ontologique de l'être-au-monde des humains. Scientifique, Peirce élabore toutefois sa logique sémiotique en tenant compte (pour le dire en raccourci) de ce que l'on sait de l'expérience perceptive des humains, des connaissances en mathématiques, des recherches sur la logique du raisonnement, de ce que nous ont appris des générations de philosophes sur la façon dont les humains mettent en signes et en discours leurs pensées. Cette mise en signe a lieu sous trois régimes : (1) en imagination ; (2) dans la confrontation des connaissances aux faits ; et (3) dans l'exploration de la forme logique de ce qui est affirmé comme général (universel). Quel que soit le vague des formes assertives du dire, il est toujours possible de les améliorer ; le principe de l'enquête joue ici un rôle essentiel, pour contrôler non seulement la connaissance acquise mais aussi la conduite dans l'avenir.

Dans le contexte de cette redécouverte de Peirce, les anthropologues linguistes n'ont pas manqué de proposer un ensemble de notions pour conduire l'analyse des faits sociaux (et sociolangagiers) dans une perspective sémiotique, et ainsi dévoiler pourquoi et comment ces faits en viennent à produire du sens (*meaning*). L'anthropologie linguistique d'inspiration peircienne se réapproprie ainsi une problématique centrale des sciences sociales et du langage : la question du sens et de l'action (comme concepts

sociologiques et sociolinguistiques)⁷¹. Une anthropologie qui privilégie une perspective dynamique et processuelle sur les pratiques sociales ne peut se satisfaire de propositions générales sur la structure de l'esprit comme au temps du structuralisme des années 1960. Sous ce modèle, la recherche mettait spontanément l'accent sur l'intelligibilité des systèmes de catégorisation et de classification que conçoivent les humains, à propos de toute chose dans le monde, incidemment de la flore et de la faune, mais également d'eux-mêmes, ou d'autres humains et de non-humains. L'anthropologie ethnographique contemporaine – quels que soient ses terrains, ses focalisations sur les pratiques langagières ou autres – est centrée sur la compréhension des intelligibilités générées dans le cadre de situations d'interactions ou de transactions sociales ; ou sur ce qui, dans les perspectives réciproques des interactants, fait événement, conceptuellement et contextuellement. Elle reste également attentive à la production, à la circulation et à la consommation des textes culturels, à leurs intertextualités disséminées dans le temps et l'espace – à l'échelle d'un monde global soutenu par les technologies de l'information⁷². Dans ces circonstances de recherche, le modèle du signe-en-acte s'impose à la réflexion. En explorer la logique, dans une perspective tout aussi bien théorique que descriptive, est bien d'actualité⁷³.

Peirce ne manque pas de le réitérer dans ses écrits : les humains pensent, raisonnent, en opérant avec des signes. Ludwig Wittgenstein l'affirme également, sans toutefois chercher à faire écho à Peirce – dont on ne sait pas s'il en avait lu une seule page. Au contraire de Peirce, qui se focalise dans son œuvre sur l'exploration d'une logique sémiotique du signe-en-acte (sémiose), Wittgenstein fera le choix d'autres cheminements, en abandonnant le modèle logiciste inspiré par Gottlob Frege et Bertrand Russell, et en se focalisant principalement sur les grammaires différenciées de nos jeux de langage⁷⁴.

Pour Peirce, la pensée est pensée-signe (*thought-sign*). Il n'aura de cesse de déployer les conséquences de cette affirmation en la documentant à l'aune de plusieurs sources : en explorant l'histoire de la logique et en contribuant à la découverte approfondie de la logique des relations ; en faisant le recensement de multiples situations vécues, mondaines et banales, qui rendent visibles les manières d'être humain ; ou encore en documentant la conduite de l'enquête scientifique, qui lui était familière pour des raisons professionnelles. De plus, ses incursions dans l'univers des mathématiques et de la chimie auront suggéré à Peirce quelques notions clés : la dégénérescence (dérivée de la géométrie) ou la valence (dérivée de la chimie), par exemple. Dans ce mouvement, au plus loin de toute modélisation à caractère psychologique ou subjectiviste, Peirce inscrit le phénomène mental en sémiotique – ce dont le travail de l'intelligence témoigne⁷⁵. Peirce spécifie en outre que la sémiotique de la pensée est de forme dialogique. Cette argumentation peircienne fait surface au tout début de sa production philosophique

– dans les années 1860 – dans des textes que Joseph Chenu décrit comme anticartésiens⁷⁶. Peirce s'y fait alors le critique tranchant de l'idée que toute connaissance pourrait se conduire par « contemplation », que la conscience serait en mesure de générer une « connaissance intuitive », ou de connaître ce qui est par le recours principalement à l'« introspection ». Ainsi va l'argumentation de Peirce :

Quelqu'un se dit à lui-même : « Aristote est un homme ; *par conséquent*, il est faillible. » N'a-t-il pas alors pensé ce qu'il ne s'est pas dit, à savoir que tous les hommes sont faillibles ? La réponse est que oui, dans la mesure où cela est dit dans le *par conséquent*. [...] De la proposition que toute pensée est un signe, il découle que toute pensée doit s'adresser à une autre pensée, qu'elle doit en déterminer une autre, puisqu'elle est l'essence du signe. [...] Le fait qu'après n'importe quelle pensée il a dû y avoir une autre pensée a son analogue dans le fait que, après n'importe quel moment passé, il doit y avoir eu une série de temps infinie. Dire par conséquent que la pensée ne peut se produire en un instant, mais qu'elle requiert un temps, n'est qu'une autre façon de dire que toute pensée doit être interprétée dans une autre, ou que toute pensée est en signes⁷⁷.

Dans cette perspective, établie en arrière-plan, Peirce conduit ses enquêtes sur les modes de raisonnement et le rôle de l'inférence dans l'interprétation des faits observés. Il prend en compte la part qu'y joue la perception-en-acte. Il explore les ressorts de la logique de l'abduction, une démarche de pensée créative d'hypothèses. Ces dernières contribuent à l'exercice de la raison. Elles viennent nourrir son travail, se joignent au raisonnement par déduction comme à l'enquête par induction, dès lors que les humains, dans leurs enquêtes et en les conduisant à leur terme, cherchent à établir avec autant de précision que possible – et de créativité – des savoirs et des connaissances (*knowledge*) marqués par des vérités auxquelles ils pourraient adhérer⁷⁸.

Il est remarquable que, dans ses explorations de la logique sémiotique, Peirce demeure irrémédiablement attentif aux exigences et aux contraintes de la démarche scientifique⁷⁹. Toute connaissance est, à tout moment, susceptible d'une mise à l'épreuve face à l'événement qui se présente, surgit, parfois de façon imprévue. L'originalité de sa conception de la vérité scientifique est d'y associer en outre des considérations d'ordre éthique⁸⁰.

On peut lire Peirce en privilégiant ou bien la perspective formulée dans la phénoménologie (rebaptisée phanérosophie par Peirce), ou bien celle mise en saillance dans les recherches logiques, ou bien encore celle qui s'énonce dans les essais sur l'enquête pragmatiste de la vérité. Mais de quelque manière qu'on le lise, dans la perspective d'une anthropologie (linguistique et) sémiotique, un point important s'impose. Ce point : la pensée est chez Peirce exemplaire d'une relation triadique. La sémiotique ne peut se concevoir de façon dyadique (en considérant seulement le rapport du signe

à son objet). Tout signe (représentamen) est signe de son objet signifié. Mais cette relation est nécessairement enchâssée dans le contexte né des rapports établis entre (1) un signe-interprétant, (2) le signe-représentamen de l'objet et (3) le signe-objet. La pensée est définie d'emblée comme processus d'interprétance sémiotique. Le signe-en-acte ne peut se soustraire à la temporalité d'une opération de mise en relation avec un signe tiers, médiatif :

Un malentendu courant à propos de Peirce consiste à supposer qu'il considère les signes comme des représentations *de* pensées ou *de* cognitions. Sa proposition est un peu plus radicale que cela, puisqu'il pense que les cognitions *sont* des signes, à savoir les signes des cognitions qui étaient présentes à l'esprit juste avant et qui représentent le même objet⁸¹.

Ou pour le dire dans les mots de Peirce :

La pensée procède toujours sous la forme d'un dialogue – un dialogue entre différentes phases de l'*ego* – de sorte qu'étant dialogique, elle est essentiellement composée de signes, comme sa matière, au sens où un jeu d'échecs a les pièces pour matière. Non pas que les signes particuliers employés soient eux-mêmes la pensée! Oh, non ; pas plus que les peaux d'un oignon ne sont l'oignon [...] La même pensée peut être véhiculée par l'anglais, l'allemand, le grec ou le gaélique ; par des diagrammes, des équations ou des graphiques : tout cela n'est qu'autant de peaux de l'oignon, ses accidents essentiels. Pourtant, que la pensée ait une expression possible pour un interprète possible, c'est l'essence même de son être...⁸²

Toute pensée est de forme dialogique ; votre moi d'un instant fait appel à votre moi profond pour obtenir son assentiment. Par conséquent, toute pensée s'exprime par des signes qui ont pour l'essentiel la même structure générale que les mots⁸³.

[...] la méditation prend la forme d'un dialogue⁸⁴.

Ces arguments avaient déjà été formulés par Peirce dans l'un de ses écrits anticartésiens, « Quelques conséquences de quatre incapacités » (1868), au moment de discuter du rapport entre pensée et langage chez les humains :

En fait, donc, hommes et mots s'éduquent mutuellement les uns les autres ; tout accroissement d'information chez un homme implique et est impliqué par un accroissement correspondant de l'information d'un mot. [...] mon langage est la somme totale de moi-même ; car l'homme est la pensée. [...] l'identité d'un homme consiste [...] dans la cohérence de ce qu'il fait et de ce qu'il pense, et la cohérence est le caractère intellectuel d'une chose, c'est-à-dire le fait qu'elle exprime quelque chose⁸⁵.

4.1 Comment penser et dire?

Il faut noter la position originale de Peirce. Il fait de la pensée une activité qui prend forme dans des expressions, des actes, des conduites observables ; les phénomènes de pensée s'avèrent de surcroît sociaux et partagés, leurs logiques se matérialisent « au moyen de mots ou d'autres symboles externes⁸⁶ ». Dans la troisième conférence donnée à Harvard en 1903, sur le pragmatisme, Peirce illustre ce qu'il appelle « l'irréductibilité de la Tiercéité ». Comme fait intellectuel, celle-ci se manifeste de façon inhérente, quelles que soient les formes de surface particulières des expressions grammaticales qui sont propres à la diversité des langages. Dans certains cas, selon Peirce, et même parmi les langues qui nous sont les plus familières, les grammaires accentuent la distinction entre *agent* et *patient* ; à la différence « des langues dans lesquelles on ne fait pas grand-chose, voire rien, de cette distinction⁸⁷ ». Mais Peirce de montrer que la distinction entre *agent* et *patient* résulte de la pensée qui l'enveloppe et la constitue :

[...] l'*agent* et le *patient*, tels qu'ils sont en eux-mêmes dans leur dualité, ne se distinguent pas comme agent et patient. La distinction réside dans le mode sur lequel ils sont représentés dans mon esprit, qui est un Troisième. Ainsi une Tiercéité est-elle inhérente à ce mode de distinction⁸⁸.

Peirce commente alors longuement un fait triadique, celui du don. Il le schématise par la formule « A donne B à C » ; selon les systèmes de grammaire linguistiques, on peut exprimer cette conduite (cet acte) de plusieurs manières – six en français par exemple. Ce que Peirce montre toutefois, c'est que les analyses classiques du phénomène auront manqué de rendre compte du fait que « le simple transfert d'un objet que A dépose et que C reprend ne constitue pas le don. Il doit y avoir un transfert de possession [*ownership*], et la possession est une question de Loi, un fait intellectuel⁸⁹ ».

L'analyse sémiotique de toute Tiercéité convoque nécessairement la combinatoire des fonctions iconique, indiciaire (ou indexicale) et symbolique, sous différentes perspectives interprétantes de la relation entre signe-représentamen et objet-représenté-si-gnifié. En effet, pour Peirce :

Le Représentamen est affecté par l'Objet mais n'est pas modifié dans l'objet de représentation. Il est soit qualitativement le double de l'objet dans l'Icône, soit un patient sur lequel l'objet agit réellement, dans l'Index ; ou bien il est intellectuellement lié à l'objet de telle manière qu'il est mentalement excité par cet objet, dans le Symbole⁹⁰.

On pourrait rapprocher ce passage des explications que donne Peirce dans un courrier daté d'octobre 1904 et adressé à Victoria Lady Welby, une logicienne britannique. Il y présente une sorte de rhétorique qui se jouerait dans la relation du signe à son

interprétant. Il explique ainsi (1) comment un signe comme argument est soumis à (*submitted to*) son interprétant pour y faire reconnaître sa vraisemblance (*reasonableness*) ; (2) comment argument et dicisigne (une proposition) sont imposés (*urged upon*) par la médiation de leur assertion (*an act of insistence*) à leur interprétant ; enfin (3) quand argument et dicisigne ont la possibilité d'être présentés (*may be presented*) à leur interprétant pour être reconnus (*contemplation*). Peirce précise ensuite que (4) contrairement à l'argument et au dicisigne, le rhème ne peut être reconnu, mais seulement pris en compte. Cette dernière hypothèse porte sur l'appréhension des qualités du signe et ses effets en ce qui a trait au ressenti (*feelings*). Il faudrait compléter ces remarques d'un plus long développement sur la fonction essentielle, selon Peirce, de l'iconicité dans la communication, notamment dans les usages langagiers : « La seule façon de communiquer directement une idée est par le moyen d'un signe iconique ; et toute méthode indirecte de communiquer une idée doit dépendre pour son établissement de l'utilisation d'une icône⁹¹. »

4.2 Comment penser, dire, parler (par exemple, en s'informant d'un feu)?

On ne peut énoncer aucun fait sans utiliser quelque signe servant d'indice. Si A dit à B : « Il y a un incendie », B demandera : « Où » ? Sur ce, A sera forcé d'avoir recours à un indice, même s'il veut simplement dire quelque part dans l'univers réel, passé ou futur. Sans quoi il n'aurait fait que dire qu'il existe une idée d'incendie, ce qui ne fournirait aucune information, puisque le mot « incendie », sauf s'il était déjà connu, serait inintelligible. Si A indique du doigt l'incendie, son doigt est dynamiquement lié à l'incendie, autant que si un avertisseur d'incendie automatique l'avait réellement tourné dans cette direction, tout en forçant les yeux de B à se tourner dans cette direction, son attention à se fixer sur lui et son entendement à reconnaître que sa question a trouvé une réponse⁹².

Il faut noter que les exemples de dialogue, comme celui qui précède, abondent dans les écrits de Peirce. Ils permettent à Peirce d'explorer la forme sémiotique inhérente aux usages langagiers, à la forme de la proposition-mise-en-pensée, à sa réalisation (*embodiment*) comme assertion, comme la conséquence actionnelle qui est inhérente à l'énonciation assertive et à d'autres formes dont celles du pari et du serment. Une assertion, un pari ou un serment présupposent un rapport collaboratif entre locuteur-énonciateur et locuteur-énonciataire (pour le dire dans des termes plus contemporains), une relation interlocutive en action qui pointe vers le caractère transactionnel et social du rapport entre co-énonciateurs, donc de ceux qui, de fait, habitent ces rôles interlocutifs. Et c'est cette relation interlocutive qui détermine la responsabilité (contractuelle ou

juridique) du premier vis-à-vis du second, ou la réciprocité des engagements mutuels entre interlocuteurs. C'est également l'étude des formes verbales du signe-qui-dit – de la dimension actionnelle des sémioses langagières en général – qui démontre comment « un univers de discours » se constitue indexicalement, rendant nécessaire le détour par l'observation collatérale des faits, sans quoi aucune mise-en-signe (sémiose) ne serait source de connaissance.

On ne saurait minimiser la portée de cette conception sémiotique du mental chez Peirce. La « pensée-signe » intègre en une totalité triadique le rapport entre pensée et langage ; elle éclaire une disposition humaine à produire ces formes complexes d'anthroposémiose qui sont observables et externes. Ce positionnement peircien rompt tout à la fois avec la perspective philosophique (occidentale) de ceux qui, parmi ses prédécesseurs, concevaient ce rapport en termes binaires et qui voyaient dans le langage une représentation de la pensée. Peirce anticipe de façon originale certaines des critiques contemporaines adressées aux formulations des philosophies analytiques et du langage ordinaire (dont celles de John Austin, John Searle et Paul Grice).

4.3 Le lieu sémiotique de l'interlocution : penser, parler, écrire, argumenter, etc.

Le lecteur de Peirce ne peut manquer de remarquer à quel point son mode d'écriture est dialogique. « J'écris sous la forme du dialogue, parce que c'est sous cette forme que mes pensées me viennent⁹³ », écrit-il. Ses lettres à Victoria Welby et à William James, entre autres – la liste de ses correspondants philosophes est longue –, témoignent aussi de cette propension. Le lecteur des traductions françaises des textes de Peirce sur le pragmatisme⁹⁴ ne peut manquer de noter que plusieurs des passages et chapitres publiés dans ce volume prennent la forme d'un dialogue. L'auteur s'est sans doute laissé inspirer par les dialogues de Platon ou ceux que George Berkeley met en scène, entre Hylas et Philonous⁹⁵. Dans plusieurs de ses écrits sur le pragmatisme, Peirce fait dialoguer tour à tour un questionneur et son répondant (un philosophe pragmatiste), un philosophe du sens commun et son répondant, enfin un personnage du nom de Jules (un nom attribué pour masquer l'identité de l'un de ses critiques) et son répondant⁹⁶. Les dialogues empruntent parfois une figuration quelque peu théâtrale ; ainsi ceux qui opposent de doctes docteurs (identifiés par des lettres, X et Y) et leur répondant, un pragmatiste. Ils fournissent à Peirce une occasion de citer, en latin, un long échange entre médecins et malade à propos de la vertu dormitive de l'opium tiré du *Malade imaginaire* de Molière

et d'ironiser sur l'inanité de la forme tautologique que prennent parfois les affirmations savantes. Peirce apprécie le défi d'un débat conduit sérieusement.

Vincent Descombes a proposé une mise à l'épreuve du structuralisme de Lévi-Strauss en s'appuyant sur la logique des relations de Peirce. Je retiendrai ici cette formulation de Descombes. Elle se présente comme une conclusion au contenu des pages qui précèdent et comme une thématique d'enquête à poursuivre : « La relation d'interlocution est le paradigme d'une relation sémiotique⁹⁷. »

5. Conclusion : anthropologie linguistique, sémiotique au-delà du langage

En 2017, grâce à la traduction française de l'ouvrage d'Eduardo Kohn, *How Forests Think*⁹⁸, Peirce a fait une entrée remarquée sur la scène des débats auxquels les anthropologues français se prêtent. L'ouvrage de Kohn, une présentation de l'ontologie Runa (de l'Amazonie), s'appuie sur la sémiotique peircienne ; à juste titre, selon Kohn, car l'approche peircienne invite à une critique de toute forme de dualisme. Dans cette perspective, la relation nature/culture, objet de toutes les attentions de l'anthropologie sociale structurale et du tournant dit ontologique, ne saurait être envisagée sous la forme d'une polarité dichotomique. Bruno Latour⁹⁹ et Francis Affergan¹⁰⁰, en commentant l'approche de Kohn, ont défendu la pertinence du paradigme sémiotique peircien pour repenser le symbolique (l'un des thèmes « fétiches » de l'anthropologie sociale française depuis Durkheim et Mauss). Celui-ci permet de mieux comprendre la face symbolique (et mentale) des relations sociales, mais aussi l'esprit humain dans la formulation des analogies entre monde social et monde animal, et dans les représentations ou la classification des groupes sociaux (clans), en particulier dans le cas du totémisme¹⁰¹.

Selon Philippe Descola, qui signe la préface à l'édition française de l'ouvrage de Kohn, la problématique de l'anthropologie est désormais de trouver comment rendre compte du fait que « les sources de la pluralité des êtres et des régimes d'existence se situent à un niveau plus profond que le niveau socioculturel traditionnellement étudié par l'anthropologie¹⁰² ». Pour mener à bien cette tâche, l'importation de la sémiotique peircienne s'avère être, selon Descola, une très belle idée, puisqu'elle « [...] consiste à rendre plus flexible et moins anthropocentrique la théorie des signes généralement employée par défaut dans les sciences sociales¹⁰³ ». Plus précisément, toujours sous la plume de Descola, l'accent mis par Kohn sur la sémiotique des fonctions iconiques et indicielles est bienvenu puisque « les icônes et les indices sont des signes dont les organismes non humains se servent pour se représenter le monde et qui permettent à des formes de vie très différentes de communiquer¹⁰⁴ ».

Dans sa lecture de l'ouvrage de Kohn, Descola ne fait toutefois aucune référence à l'impatience de l'ethnographe des Runa vis-à-vis des anthropologues linguistes – ici il s'agit des nord-américains. Kohn en dresse une liste nominative et leur reproche de ne porter attention qu'aux sémioses humaines. Selon Kohn, « ces approches ne prennent pas en considération le fait que les signes existent bien au-delà de l'humain (ce qui change aussi la manière dont nous devrions concevoir la sémiose humaine)¹⁰⁵ ». Pourquoi cette critique?

On peut s'interroger. Tout d'abord, il faut noter que les anthropologues linguistes ont ouvert leurs enquêtes bien au-delà du langage¹⁰⁶. Ils n'ont pas manqué de déconstruire, au passage, les modèles classiques du concept de culture¹⁰⁷. La discipline anthropologique se présente, par ailleurs, principalement aux États-Unis, comme un champ situé à l'intersection de plusieurs disciplines : celles de l'archéologie, de la biologie, de la génétique, de la recherche en intelligence artificielle¹⁰⁸. On ne peut ignorer les collaborations avec les domaines des études théâtrales et musicales et, dans le contexte de ces coopérations transversales, la figure de Peirce est présente. Peirce qui, justement, n'a eu de cesse de définir le plus largement possible ses catégories d'analyses comme le périmètre de ses nombreuses enquêtes, notamment dans sa phénoménologie (phnéroscopie). On perçoit cette ouverture également dans ses échanges épistolaires avec Lady Welby autour de la notion de « *meaning* ». Et il se prend parfois à le dire de façon moins abstraite, plus familière, se remémorant quelques épisodes de sa jeunesse :

[...] il n'a jamais été en mon pouvoir d'étudier quoi que ce fût – mathématiques, morale, métaphysique, gravitation, thermodynamique, optique, chimie, anatomie comparée, astronomie, psychologie, phonétique, économie, histoire des sciences [...] vin, météorologie, si ce n'est comme étude sémiotique¹⁰⁹.

Les catégories de *Firstness*, *Secondness* et *Thirdness* sont, par ailleurs, transversales – d'ordre tout à la fois phénoménologique et sémiotique. Les notions de sémiose comme de tiercéité permettent de montrer que le signe (chez Peirce) est signe-en-acte ; elles permettent l'appréhension, sous une certaine perspective, des continuités entre faits humains et faits non humains.

L'horizon de recherche que dresse Kohn est ouvert. Faudrait-il pour autant abandonner toute forme d'anthropologie, ou d'anthropologie linguistique? Ce que suggère Kohn est sans doute à entendre comme un encouragement à progresser dans nos recherches conceptuelles. Selon Peirce, la sémiose s'incarne sous de multiples variétés¹¹⁰. Le projet d'une anthropologie linguistique est bien justement d'explorer – sans délaisser pour autant les rapports entre humains et non-humains – les multiples façons de penser-parler-agir en situation, qui sont des pratiques incarnées enchâssées dans des

matrices institutionnelles¹¹¹. La forme dialogique de la pensée-signe est humaine ; elle est une disposition qui s'incarne, sous différentes figures, dans la relation de soi à soi et de soi à l'autre, en toute occasion, au quotidien.

Bibliographie

- ABU-LUGHOD, Lila, « Writing against Culture », dans R. Fox (dir.), *Recapturing Anthropology: Working in the Present*, Santa Fe, School of American Research Press, 1991, p. 137-162.
- , *Sentiments voilés*, trad. de l'anglais par D. Gille, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 2008 [1999].
- AFFERGAN, Francis, « Éléments pour une anthropologie de la présence », *Revue européenne des sciences sociales*, vol. 53, no 2, 2015, p. 17-49. DOI : 10.4000/ress.3222.
- AGHA, Asif, « Voice, Footing, Enregisterment », *Journal of Linguistic Anthropology*, vol. 15, no 1, 2005, p. 38-59. DOI : 10.1525/jlin.2005.15.1.38.
- , *Language and Social Relations*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007.
- AGIER, Michel, *Esquisse d'une anthropologie de la ville : lieux, situations, mouvements*, Paris, L'Harmattan, 2010.
- ALVAREZ-PÉREYRE, Frank, *L'exigence interdisciplinaire. Une pédagogie de l'interdisciplinarité en linguistique, ethnologie et ethnomusicologie*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 2003.
- ANSCOMBRE, Jean-Claude & Oswald DUCROT, *L'argumentation dans la langue*, Bruxelles, Mardaga, 1983.
- APPADURAI, Arjun, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, trad. de l'anglais (États-Unis) par F. Bouillot, préface de M. Abélès, Paris, Payot, 2001 [1996].
- BAKHTINE, Mikhaïl, *La poétique de Dostoïevski*, trad. du russe par I. Kolitcheff, préface de J. Kristeva, Paris, Seuil, 1970 [1929].
- , *Esthétique et théorie du roman*, trad. du russe par D. Olivier, préface de M. Aucouturier, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1987 [1978].
- , *Esthétique de la création verbale*, trad. du russe par A. Aucouturier, préface de T. Todorov, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2017 [1984].

- BAUMAN, Richard & Charles L. BRIGGS, « Poetics and Performance as Critical Perspectives on Language and Social Life », *Annual Review of Anthropology*, vol. 19, 1990, p. 59-88. DOI : 10.1146/annurev.an.19.100190.000423.
- BAUMAN, Richard & Joel SHERZER, « The Ethnography of Speaking », *Annual Review of Anthropology*, vol. 4, 1975, p. 95-119. DOI : 10.1146/annurev.an.04.100175.000523.
- BAZIN, Jean, *Des clous dans la Joconde : l'anthropologie autrement*, Toulouse, Anacharsis, 2008.
- BENVENISTE, Émile, *Problèmes de linguistique générale*, 2 tomes, Paris, Gallimard, 1966-1974.
- BERKELEY, George, *Principles of Human Knowledge and Three Dialogues*, Oxford, Oxford World's Classics, 2009 [1710].
- BLONDET, Marieke & Mickaële LANTIN MALLET, « Réflexivité et intersubjectivité en anthropologie : généalogie de notions controversées », dans M. Blondet & M. Lantin Mallet (dir.), *Anthropologies réflexives. Modes de connaissance et formes d'expérience*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, coll. « Nouvelles écritures de l'anthropologie », 2017. DOI : 10.4000/books.pul.22134.
- BONVILLAIN Nancy (dir.), *The Routledge Handbook of Linguistic Anthropology*, New York, Routledge, 2016.
- BOON, James A., *Other Tribes, Other Scribes. Symbolic Anthropology in the Comparative Study of Cultures, Histories, Religions and Texts*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982.
- BORNAND, Sandra & Cécile LEGUY, *Anthropologie des pratiques langagières*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 2013.
- BRETON, Stéphane, « De l'illusion totémique à la fiction sociale », *L'Homme*, no 151, 1999, p. 123-149. DOI : 10.3406/hom.1999.453623.
- CALAME-GRIAULE, Geneviève, *Ethnologie et langage : la parole chez les Dogon*, Limoges, Lambert-Lucas, 2010 [1965].
- , « Pour une ethnolinguistique des littératures orales », *Langages*, no 18, 1970, p. 22-47. DOI : 10.3406/lgge.1970.2026.
- CHAUVIRÉ, Christiane, *Peirce et la signification, introduction à la logique du vague*, Paris, Presses universitaires de France, 1995.
- CHEVALIER, Jean-Marie, « La réception de Charles S. Peirce en France (1870-1914) », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, t. 135, 2010, p. 179-205. DOI : 10.3917/rphi.102.0179.
- CLIFFORD, James & George E. MARCUS (dir.), *Writing Culture: The Poetics and Politics of Ethnography*, Berkeley, University of California Press, 1986.

- COSTA, James & Luca GRECO, « Anthropologie linguistique », *Langage et société*, no HS1, 2021, p. 27-33. DOI : 10.3917/l.s.hso1.0028.
- DELEDALLE, Gérard, *Théorie et pratique du signe*, Paris, Payot, 1979.
- DESCOLA, Philippe, « On anthropological knowledge », *Social Anthropology*, vol. 13, no 1, 2005, p. 65-73. DOI : 10.1017/S0964028204000849.
- , « La forêt des signes », préface dans E. Kohn, *Comment pensent les forêts. Vers une anthropologie au-delà de l'humain*, trad. de l'anglais (États-Unis) par G. Delaplace, Paris, Zones sensibles, 2017, p. 11-17.
- DESCOMBES, Vincent, *Les institutions du sens*, Paris, Minuit, 1996.
- DUCROT, Oswald, *Le dire et le dit*, Paris, Minuit, 1984.
- DUCROT, Oswald & Jean-Marie SCHAEFFER, *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, 1995.
- DUCROT, Oswald & Tzvetan TODOROV, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, 1972.
- DUMONT, Jean-Paul, « Prologue to Ethnography or Prolegomena to Anthropography », *Ethos*, vol. 14, no 4, 1986, p. 344-367. DOI : 10.1525/eth.1986.14.4.02a00020.
- DURANTI, Alessandro (dir.), *A Companion to Linguistic Anthropology*, Malden, Blackwell Publishing, 2003.
- DURANTI, Alessandro, « Anthropologie et linguistique », dans D. Londei & L. Santone (dir.), *Entre linguistique et anthropologie : observation de terrain, modèles d'analyse et expérience d'écriture*, Bern, Peter Lang, 2013, p. 51-71.
- ENFIELD, Nick J., Paul KOCKELMAN & Jack SIDNELL (dir.), *The Cambridge Handbook of Linguistic Anthropology*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014.
- FABIAN, Johannes, *Time and the Other: How Anthropology Makes Its Object*, New York, Columbia University Press, 1983.
- FOX, Richard (dir.), *Recapturing Anthropology: Working in the Present*, Santa Fe, School of American Research Press, 1991.
- GAL, Susan, « Linguistic Anthropology », dans K. Brown (dir.), *Encyclopedia of Language & Linguistics*, 2^e éd., vol. 7, Boston, Elsevier, 2006, p. 171-185. DOI : 10.1016/B0-08-044854-2/03032-7.
- , « How culture and society are communicatively constituted: A reflection on 40 years of linguistic anthropology », *Langage et société*, no 172, 2021, p. 125-148. DOI : 10.3917/l.s.172.0127.
- GAL, Susan & Judith T. IRVINE, *Signs of Difference*, Cambridge, Cambridge University Press, 2019.
- GOFFMAN, Erving, *Forms of Talk*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1981.

- GRECO, Luca & Lorenza MONDADA (dir.), *Langage et société*, no 173 : « Charles Goodwin : l'interaction au carrefour du langage, du corps et de la société », 2021.
- GUMPERZ, John J. & Dell HYMES (dir.), *Directions in Sociolinguistics. The Ethnography of Communication*, New York, Holt, Rinehart and Winston, 1972.
- HABERMAS, Jürgen, *Sociologie et théorie du langage (Christian Gauss lectures 1970/1971)*, trad. de l'allemand par R. Rochlitz, Paris, Armand Colin, 1995.
- HALLIDAY, Michael A. K., *Language as Social Semiotic*, Londres, Edward Arnold, 1978.
- HALLIDAY, Michael A. K. & Ruqaiya HASAN, *Language, Context; and Text: Aspects of Language in a Social-semiotic Perspective*, Oxford, Oxford University Press, 1989.
- HILL, Jane H., « The Refiguration of the Anthropology of Language », *Cultural Anthropology*, vol. 1, no 1, 1986, p. 89-102. DOI : 10.1525/can.1986.1.1.02a00040.
- HIM-AQUILLI, Manon & Suzie TELEP (dir.), *Langage et société*, no 172 : « Anthropologie linguistique : le tournant sémiotique », 2021.
- HOUIS, Maurice, *Anthropologie linguistique de l'Afrique noire*, Paris, Presses universitaires de France, 1971.
- HYMES, Dell, *Foundations in Sociolinguistics. An Ethnographic Approach*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1974.
- IRVINE, Judith T., « Keeping ethnography in the study of communication », *Langage et société*, no 139, 2012, p. 47-66. DOI : 10.3917/lis.139.0047.
- JAMIN, Jean, « Le texte ethnographique », *Études rurales*, no 97-98, 1985, p. 13-24. DOI : 10.3406/rural.1985.3055.
- JOAS, Hans, *La créativité de l'agir*, trad. de l'allemand par P. Rusch, préface de A. Touraine, Paris, Cerf, 1999 [1992].
- JOURDAN, Christine & Kevin TUIE (dir.), *Language, Culture, Society: Key Topics in Linguistic Anthropology*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *Les interactions verbales*, 3 tomes, Paris, Armand Colin, 1990-1994.
- KOCKELMAN, Paul, *Language, Culture, Mind, Natural Constructions and Social Kinds*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010.
- , *The Art of Interpretation in the Age of Computation*, New York, Oxford University Press, 2017.
- KOHN, Eduardo, *Comment pensent les forêts : vers une anthropologie au-delà de l'humain*, trad. de l'anglais (États-Unis) par G. Delaplace, préface de P. Descola, Paris, Zones sensibles, 2017 [2013].
- LATOUR, Bruno, « On selves, forms and forces », *HAU: Journal of Ethnographic Theory*, vol. 4, no 2, 2014, p. 261-266. DOI : 10.14318/hau4.2.014.

- LEIMDORFER, François, *Les sociologues et le langage*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 2010.
- LUCY, John A. (dir.), *Reflexive Language. Reported Speech and Metapragmatics*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993.
- MASQUELIER, Bertrand, « Faire de l'anthropologie linguistique avec Charles S. Peirce », *Langage et société*, no 172, 2021, p. 29-68. DOI : 10.3917/lis.172.0031.
- MASQUELIER, Bertrand & Jean-Louis SIRAN (dir.), *Pour une anthropologie de l'interlocution : rhétoriques du quotidien*, Paris, L'Harmattan, 2000.
- MERTZ, Elizabeth, « Semiotic Anthropology », *Annual Review of Anthropology*, vol. 36, 2007, p. 337-353. DOI : 10.1146/annurev.anthro.36.081406.094417.
- MERTZ, Elizabeth & Richard J. PARMENTIER (dir.), *Semiotic Mediation. Sociocultural and Psychological Perspectives*, Orlando, Academic Press, 1985.
- MOERMAN, Michael, « A little knowledge » dans S. Tyler (dir.), *Cognitive Anthropology*, New York, Holt, Rinehart and Winston, 1969, p. 449-469.
- MOESCHLER Jacques & Anne REBOUL (dir.), *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Paris, Seuil, 1994.
- MONOD BECQUELIN, Aurore & Philippe ERIKSON (dir.), *Les rituels du dialogue : promenades ethnolinguistiques en terres amérindiennes*, Nanterre, Société d'ethnologie, 2000.
- MONOD BECQUELIN, Aurore & Valentina VAPNARSKY, « L'ethnolinguistique, la pragmatique et le champ cognitif », dans M. Segalen (dir.), *Ethnologie. Concepts et aires culturelles*, Paris, Armand Colin, 2001, p. 155-178.
- NAKASSIS, Constantine V., « Linguistic Anthropology in 2015: Not the Study of Language », *American Anthropologist*, vol. 118, no 2, 2016, p. 330-345. DOI : 10.1111/aman.12528.
- , *Onscreen/Offscreen*, Toronto, University of Toronto Press, 2023.
- NATTIEZ, Jean-Jacques, *Lévi-Strauss musicien : essai sur la tentation homologique*, Arles, Actes Sud, 2008.
- PARMENTIER, Richard J., *Signs and Society. Further Studies in Semiotic Anthropology*, Bloomington, Indiana University Press, 2016.
- PEIRCE, Charles Sanders, *The Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, vol. 1-6, éd. C. Hartshorne & P. Weiss, Cambridge (MA), Harvard University Press, 1931-1935 ; vol. 7-8, éd. A. W. Burks, même éditeur, 1958. [CP]
- , *Peirce. Textes anticartésiens*, éd. et trad. de l'anglais (États-Unis) par J. Chenu, Paris, Aubier, 1984.

- , *The Essential Peirce. Selected Philosophical Writings, Volume 1 (1867-1893)*, éd. N. Houser & C. J. Kloesel, Bloomington, Indiana University Press, 1992.
- , *Le raisonnement et la logique des choses. Les conférences de Cambridge (1898)*, éd. K. L. Ketner, intro. par K. L. Ketner & H. Putnam, trad. l'anglais (États-Unis) par C. Chauviré, P. Thibaud & C. Tiercelin, Paris, Cerf, 1995.
- , *The Essential Peirce. Selected Philosophical Writings, Volume 2 (1893-1913)*, éd. Peirce Edition Project, Bloomington & Indianapolis, Indiana University Press, 1998. [EP2]
- , *Œuvres I : Pragmatisme et pragmaticisme*, éd. et trad. de l'anglais (États-Unis) par C. Tiercelin & P. Thibaud, Paris, Cerf, 2002.
- , *Œuvres II : Pragmatisme et sciences normatives*, éd. C. Tiercelin & P. Thibaud, trad. de l'anglais (États-Unis) par C. Tiercelin, P. Thibaud & J.-P. Cometti, Paris, Cerf, 2003.
- , *Les textes logiques de C. S. Peirce du Dictionnaire de J. M. Baldwin*, trad. de l'anglais (États-Unis) par M. Balat, G. Deledalle & J. Deledalle-Rhodes, Nîmes, Champ social, 2007.
- , *Écrits sur le signe*, éd. G. Deledalle, postface de M. Girel, Paris, Seuil, coll. « Points essais », 2017 [1978].
- RIVERTI, Camille, *Humour et érotisme dans les Andes. Une ethnographe à marier*, Paris, Les Indes savantes, 2022.
- SARDAN, Jean-Pierre Olivier de, « Émique », *L'Homme*, no 147, 1998, p. 151-166. DOI : 10.3406/hom.1998.370510.
- SEGALEN, Martine (dir.), *Ethnologie. Concepts et aires culturelles*, Armand Colin, 2001.
- SILVERSTEIN, Michael, « Shifters, linguistic categories, and cultural description », dans K. H. Basso & H. A. Selby (dir.), *Meaning in Anthropology*, Albuquerque, New Mexico University Press, 1976, p. 11-55.
- , « Cultural prerequisites for grammatical analysis », dans M. Saville-Troike (dir.) *Linguistics and Anthropology*, Georgetown, Georgetown University Press, 1977, p. 139-151.
- , « Language structure and linguistic ideology », dans P. Clyne et al. (dir.), *The Elements: A Parasession on Linguistic Units and Levels*, Chicago, Chicago Linguistic Society, 1979, p. 193-247.
- , « Metapragmatic discourse and metapragmatic function », dans J. A. Lucy (dir.), *Reflexive Language: Reported Speech and Metapragmatics*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993, p. 33-58.
- , « Axes of Evals: Token Versus Type Interdiscursivity », *Journal of Linguistic Anthropology*, vol. 15, no 1, 2005, p. 6-22. DOI : 10.1525/jlin.2005.15.1.6.

- , « Society, polity and language community: An enlightenment trinity in anthropological perspective », *Journal of Language and Politics*, vol. 9, no 3, 2010, p. 339-363. DOI : 10.1075/jlp.9.3.01sil.
- , « Discourse and the no-thing-ness of culture », *Signs and Society*, vol. 1, no 2, 2013, p. 327-366. DOI : 10.1086/673252.
- , « Forty years of speaking (of) the same (object) language – *sans le savoir* », *Langage et société*, no 160-161, 2017, p. 93-110. DOI : 10.3917/l.s.160.0093.
- , *Language in Culture. Lectures on the Social Semiotics of Language*, Cambridge, Cambridge University Press, 2023.
- SILVERSTEIN, Michael & Gregg URBAN (dir.), *Natural Histories of Discourse*, Chicago, University of Chicago Press, 1996.
- TEDLOCK, Dennis & Bruce MANNHEIM (dir.), *The Dialogic Emergence of Culture*, Urbana, University of Illinois Press, 1995.
- TIERCELIN, Claudine, *La pensée-signe : études sur C. S. Peirce*, Nîmes, Jacqueline Chambon, 1993.
- TODOROV, Tzvetan, « Problèmes de l'énonciation », *Langages*, no 17, 1970, p. 3-11. DOI : 10.3406/lgge.1970.2571.
- , *Mikhaïl Bakhtine. Le principe dialogique*, suivi de *Écrits du Cercle de Bakhtine*, Paris, Seuil, 1981.
- TYLER, Stephen, « Post-Modern Anthropology », dans P. P. Chock & J. R. Wyman (dir.), *Discourse and the Social Life of Meaning*, Washington, Smithsonian Institution Press, 1986, p. 23-49.
- VOLOSHINOV, Valentin N., « La structure de l'énoncé » (1930), dans T. Todorov, *Mikhaïl Bakhtine : le principe dialogique*, suivi de *Écrits du Cercle de Bakhtine*, Paris, Seuil, 1981, p. 287-316.
- WITTGENSTEIN, Ludwig, *Recherches philosophiques*, trad. de l'allemand par F. Dastur et al., préface et appareil critique par É. Rigal, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la philosophie », 2004 [1953].
- ZUMTHOR, Paul, *Introduction à la poésie orale*, Paris, Seuil, 1983.

Notes

- 1 Pour une exploration, en français, de l'anthropologie linguistique nord-américaine, dans sa version contemporaine d'inspiration peircienne, voir B. MASQUELIER, « Faire de l'anthropologie linguistique avec Charles S. Peirce », *Langage et société*, no 172, 2021, p. 29-68.
- 2 Voir A. DURANTI (dir.), *A Companion to Linguistic Anthropology*, Malden, Blackwell Publishing, 2003 ; C. JOURDAN & K. TUIE (dir.), *Language, Culture, Society: Key Topics in Linguistic Anthropology*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006 ; N. BONVILLAIN (dir.), *The Routledge Handbook of Linguistic Anthropology*, New York, Routledge, 2016.
- 3 J. J. GUMPERZ & D. HYMES (dir.), *Directions in Sociolinguistics. The Ethnography of Communication*, New York, Holt, Rinehart and Winston, 1972.
- 4 A. DURANTI, « Anthropologie et linguistique », dans D. Londei & L. Santone (dir.), *Entre linguistique et anthropologie : observation de terrain, modèles d'analyse et expérience d'écriture*, Berne, Peter Lang, 2013, p. 51-71 ; N. J. ENFIELD et al. (dir.), *The Cambridge Handbook of Linguistic Anthropology*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014.
- 5 Voir E. MERTZ, « Semiotic Anthropology », *Annual Review of Anthropology*, vol. 36, 2007, p. 337-353.
- 6 Voir M. SILVERSTEIN, « Forty years of speaking (of) the same (object) language – sans le savoir », *Langage et société*, no 160-161, 2017, p. 93-110 ; *Language in Culture. Lectures on the Social Semiotics of Language*, Cambridge, Cambridge University Press, 2023.
- 7 Nous ne revenons pas sur ce point de manière détaillée dans la suite de cet article. Il mériterait plus ample discussion. Pour faire bref : le contraste le plus évident, dans les années 1960, distinguait entre le courant de la grammaire générative de Noam Chomsky et les sociolinguistiques, dont participait l'ethnographie de la communication centrée sur l'étude des compétences de communication et de la parole en acte (Hymes). Pour prendre la mesure du domaine de recherche dans lequel s'inscrit l'anthropologie linguistique, qu'elle soit nord-américaine ou française et européenne, il faudrait prendre en compte la manière dont les anthropologues en viennent à problématiser la relation entre sémantique et pragmatique, d'autant que certains des modèles linguistiques mettent la sémantique au cœur du dispositif grammatical – par exemple dans l'approche de la « *Construction Grammar* » ou dans la version que propose la « pragmatique intégrée » de Ducrot et Anscombre en France. C'est sans oublier les débats autour des pragmatiques intentionnelles, par exemple celles de Grice et de Searle, dérivées des philosophies du langage ordinaire et de l'esprit. L'anthropologie linguistique implique toujours des perspectives spécifiques en matière de linguistique. C'est ainsi qu'elle aura pu contribuer, un temps, aux linguistiques dites « fonctionnelles ». L'analyse métapragmatique des faits de langage, comme fait sociolangagier total, renouvelle sur le fond la conception de la pragmatique. Voir M. SILVERSTEIN, « Discourse and the no-thing-ness of culture », *Signs and Society*, vol. 1, no 2, 2013, p. 327-366.
- 8 Voir A. DURANTI, « Anthropologie et linguistique », *loc. cit.* ; M. HIM-AQUILLI & S. TELEP (dir.), *Langage et société*, no 172 : « Anthropologie linguistique : le tournant sémiotique », 2021.
- 9 Cet article ne propose pas un inventaire des différentes manières de lire Peirce ou de s'en inspirer. Les lecteurs-philosophes et experts de Peirce repèrent dans son œuvre trois grandes périodes, dans un ensemble cohérent. Les collections publiées en anglais, comme en traduction française, en tiennent compte. Depuis le point de vue de l'anthropologie linguistique, il faut noter que les lectures de Peirce par Jakobson sont revisitées au fil de l'œuvre de Michael Silverstein (voir M. SILVERSTEIN, *Language in Culture*, *op. cit.*). Les explorations de Silverstein n'auront pas manqué de donner lieu à des reconceptualisations et à des branchements importants. Parmi les pistes suivies, il faut mentionner les recherches de Susan Gal et Judith Irvine sur les idéologies langagières (voir S. GAL & J. T. IRVINE, *Signs of Difference*, Cambridge, Cambridge University Press, 2019). Le foisonnement de ces explorations étatsuniennes, sur plusieurs décennies, est immense. Voir entre autres : A. AGHA, *Language and Social Relations*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007 ; C. V. NAKASSIS,

- « Linguistic Anthropology in 2015: Not the Study of Language », *American Anthropologist*, vol. 118, no 2, 2016, p. 330-345 ; *Onscreen/Offscreen*, Toronto, University of Toronto Press, 2023 ; S. GAL, « How culture and society are communicatively constituted: A reflection on 40 years of linguistic anthropology », *Langage et société*, no 172, 2021, p. 125-148 ; R. J. PARMENTIER, *Signs and Society. Further Studies in Semiotic Anthropology*, Bloomington, Indiana University Press, 2016.
- 10 Prenons le cas d'une lecture « française » de l'anthropologie étatsunienne : selon James Costa et Luca Greco (« Anthropologie linguistique », *Langage et société*, no HS1, 2021, p. 27-33), il convient de distinguer, d'une part, une anthropologie focalisée sur l'étude des signes et inspirée par la sémiotique peircienne et, d'autre part, l'approche centrée pour l'essentiel sur les grammaires des interactions multimodales et sur les formes de socialisation langagières. Ces deux voies sont présentées comme complémentaires. Sans doute parce que, dans la pratique, interaction et sémiotique ne sont pas mutuellement exclusives en anthropologie (générale et linguistique). Pourtant, ce qui distingue ces deux chemins dans la recherche a été accentué par la publication, en 2021, dans la revue *Langage et société*, de deux dossiers : l'un portant sur le « tournant sémiotique de l'anthropologie linguistique » ; l'autre étant focalisé sur les contributions de Charles Goodwin – dont l'orientation sémiotique est explicite, bien que non visiblement peircienne. Voir *Langage et société*, no 172 : « Anthropologie linguistique : le tournant sémiotique » (M. Him-Aquilli & S. Telep, dir.), 2021 ; no 173 : « Charles Goodwin : l'interaction au carrefour du langage, du corps et de la société » (L. Greco & L. Mondada, dir.), 2021.
 - 11 « Les choses réelles sont d'une nature cognitive, et donc d'une nature significative, de sorte que le réel est ce qui signifie quelque chose de réel. » C. S. PEIRCE, *Œuvres I. Pragmatisme et pragmatisme*, trad. de l'anglais (États-Unis) et éd. par C. Tiercelin & P. Thibaud, Paris, Cerf, 2002, p. 75.
 - 12 C. S. PEIRCE, *The Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, vol. 1-6, éd. C. Hartshorne & P. Weiss, Cambridge (MA), Harvard University Press, 1931-1935 ; vol. 7-8, éd. A. W. Burks, même éditeur, 1958, § 6.338. [= CP].
 - 13 Voir T. TODOROV, *Mikhaïl Bakhtine. Le principe dialogique*, suivi de *Écrits du Cercle de Bakhtine*, Paris, Seuil, 1981.
 - 14 J. H. HILL, « The Refiguration of the Anthropology of Language », *Cultural Anthropology*, vol. 1, no 1, 1986, p. 89-102.
 - 15 Nous pensons, entre autres, à C. TIERCELIN, *La pensée-signe : études sur C. S. Peirce*, Nîmes, Jacqueline Chambon, 1993 ; C. CHAUVIRÉ, *Peirce et la signification. Introduction à la logique du vague*, Paris, Presses universitaires de France, 1995 ; V. DESCOMBES, *Les institutions du sens*, Paris, Minuit, 1996.
 - 16 Voir E. KOHN, *Comment pensent les forêts : vers une anthropologie au-delà de l'humain*, trad. de l'anglais (États-Unis) par G. Delaplace, préface de P. Descola, Paris, Zones sensibles, 2017 [2013].
 - 17 Depuis les années 2000, en France, l'expression « anthropologie linguistique » a supplanté petit à petit celle plus courante, initialement, d'ethnolinguistique. Cette catégorisation disciplinaire recouvre en l'état plusieurs courants de recherche aussi bien que des influences épistémologiques diverses.
 - 18 À cet égard, François Leimdorfer fait œuvre d'historien des idées. Dans *Les sociologues et le langage*, il montre comment la discipline de la sociologie, au fil du xx^e siècle, en est venue à intégrer dans son champ d'enquêtes l'étude du langage et de ses pratiques. Leimdorfer montre que la « sociolinguistique », ou ce qui s'en recommande, « fait » sociologie. Mais il dévoile également les écarts entre les présuppositions sous-jacentes aux constructions théoriques de la recherche anglophone et celles qui sont tenues pour acquises dans les démarches françaises. Ce jeu de différences s'est forgé entre les années 1950 et 1980. L'ouvrage pointe les raisons pour lesquelles les études françaises accordent tant d'importance à la notion de discours « comme instance, comme globalité

- agissante et comme objet ». F. LEIMDORFER, *Les sociologues et le langage*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 2010, p. 167.
- 19 G. CALAME-GRIAULE, *Ethnologie et langage : la parole chez les Dogon*, Limoges, Lambert-Lucas, 2010 [1965].
 - 20 F. ALVAREZ-PÉREYRE, *L'exigence interdisciplinaire. Une pédagogie de l'interdisciplinarité en linguistique, ethnologie et ethnomusicologie*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 2003.
 - 21 Voir J.-J. NATTIEZ, *Lévi-Strauss musicien : essai sur la tentation homologique*, Arles, Actes Sud, 2008. L'essai traite de la métaphore musicale dans l'œuvre de Lévi-Strauss. Il porte notamment sur la « tentation homologique » qui est si caractéristique de la démarche structuraliste.
 - 22 Voir G. CALAME-GRIAULE, « Pour une ethnolinguistique des littératures orales », *Langages*, no 18, 1970, p. 22-47. Il s'agit d'un dossier de présentation du projet de l'ethnolinguistique publié dans la revue *Langages* en 1970. En contrepoint de ce dossier, six mois auparavant, la même revue présentait, sous la direction de Tzvetan Todorov, un dossier centré sur les grammaires cognitives, les premières recherches linguistiques inspirées par une visée communicationnelle-pragmatique, et les problèmes de l'énonciation. Dans son introduction, Todorov affirme la nécessité d'une linguistique qui soit anthropologique. Voir T. TODOROV, « Problèmes de l'énonciation », *Langages*, no 17, 1970, p. 3-11.
 - 23 P. ZUMTHOR, *Introduction à la poésie orale*, Paris, Seuil, 1983. Pour un historique et une présentation exhaustive des contributions de l'ethnolinguistique française et de l'anthropologie linguistique à l'étude des pratiques langagières de l'oralité, voir S. BORNAND & C. LEGUY, *Anthropologie des pratiques langagières*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 2013. L'ouvrage souligne quelques-unes des convergences avec les recherches nord-américaines sur l'art verbal.
 - 24 Pour une reconceptualisation radicale de la fonction des idéologies langagières, voir S. GAL & J. T. IRVINE, *Signs of Difference*, Cambridge, Cambridge University Press, 2019.
 - 25 Présenté par Catherine Kerbrat-Orecchioni, ce courant d'études privilégie l'attention aux interactions verbales et interpersonnelles ; il s'est fait connaître en France dans les années 1990. Voir C. KERBRAT-ORECCHIONI, *Les interactions verbales*, 3 tomes, Paris, Armand Colin, 1990-1994. Cette orientation s'inscrit dans le champ de la linguistique française, au croisement de la pragmatique, de la sociologie et de la sociolinguistique. Mais cette démarche – c'est très explicitement énoncé sous la plume de Kerbrat-Orecchioni – s'inspire des divers courants de la recherche nord-américaine : ceux de l'ethnographie de la communication et de l'interactionnisme ; des analystes de la conversation ; des recherches sur les formes de la politesse et de l'offense.
 - 26 À cette orientation reviendrait le rôle de proposer des théorisations à moyenne portée, façonnées par une méthodologie comparative, empiriquement maîtrisée (*controlled comparison*), articulée à partir d'enquêtes conduites autour de problématiques particularisées afin de prendre en compte aussi finement que possible les « contextes ».
 - 27 Voir P. DESCOLA, « On anthropological knowledge », *Social Anthropology*, vol. 13, no 1, 2005, p. 65-73.
 - 28 Les critiques des intitulés classiques de la discipline ne manquent pas. Cela fait longtemps maintenant que l'ethnologie n'est plus une science des ethnies. Bien d'autres expressions permettent de conceptualiser plus finement les unités sociales qui font l'objet des enquêtes de terrain ; par exemple celle (en anglais) de « *polity* », d'usage fréquent dans l'anthropologie anglophone (voir M. SILVERSTEIN, « Society, polity and language community. An enlightenment trinity in anthropological perspective », *Journal of Language and Politics*, vol. 9, no 3, 2010, p. 339-363). Signalons que dans le contexte des débats étatsuniens autour de la version postmoderne de l'anthropologie, le terme « *anthropography* » a été proposé par J.-P. DUMONT, « Prologue to Ethnography or Prolegomena to Anthropography », *Ethos*, vol. 14, no 4, 1986, p. 344-367.
 - 29 Voir M. AGIER, *Esquisse d'une anthropologie de la ville : lieux, situations, mouvements*, Paris, L'Harmattan, 2010.

- 30 Voir J.-P. O. de SARDAN, « Émique », *L'Homme*, no 147, 1998, p. 151-166.
- 31 A. MONOD BECQUELIN & V. VAPNARSKY, « L'ethnolinguistique, la pragmatique et le champ cognitif », dans M. Segalen (dir.), *Ethnologie. Concepts et aires culturelles*, Paris, Armand Colin, 2001, p. 155. L'ouvrage collectif dirigé par Martine Segalen est subdivisé en deux grandes parties, intitulées « Les concepts » et « Les aires culturelles ». L'ethnolinguistique figure dans la première. Elle constitue dans cette perspective un sous-domaine « théorique » de l'anthropologie ethnologique, un champ d'enquête associé à un ensemble spécifique de concepts et de catégories d'analyse.
- 32 *Ibid.*, p. 164, italiques ajoutés.
- 33 O. DUCROT & J.-M. SCHAEFFER, *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, 1995, quatrième de couverture. La référence à 1972 pointait vers un premier dictionnaire des sciences du langage : O. DUCROT & T. TODOROV, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, 1972.
- 34 J. MOESCHLER & A. REBOUL (dir.), *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Paris, Seuil, 1994, p. 9.
- 35 Dans les années 1960, Maurice Houis, un linguiste français, avait intitulé « Anthropologie linguistique » son ouvrage sur les recherches des linguistes français en Afrique subsaharienne. Ces dernières portaient pour la plupart sur la documentation de la diversité des langues, les pratiques multilingues, les formes de la nomination et les arts de la parole. Voir M. HOUIS, *Anthropologie linguistique de l'Afrique noire*, Paris, Presses universitaires de France, 1971.
- 36 Les anthropologies (sociale et linguistique) sont des « sciences » ouvertes. C'est sans compter avec certaines variations institutionnelles entre les mondes universitaires – ici et là – pour ce qui est de leur manière propre d'organiser la recherche et de la valoriser. Les espaces, virtuels, géographiquement délocalisés, de recherche aux problématiques communes, en partage d'adhésions conceptuelles familières, ne manquent pas. Certains indicateurs en témoignent : l'un d'entre eux n'est autre que l'abondance dans les publications de la recherche française des références bibliographiques anglophones (précisément celles de l'anthropologie linguistique nord-américaine). Un autre indicateur serait l'emprunt de quelques catégories d'analyse. Ces emprunts sont visibles dans le cas du tournant sémiotique de l'anthropologie linguistique. Voir M. HIM-AQUILLI & S. TELEP (dir.), *Langage et société*, no 172, *op. cit.* ; M. SILVERSTEIN, « Forty years of speaking (of) the same (object) language – sans le savoir », *loc. cit.*
- 37 Nous avons déjà mentionné la distinction entre linguistiques fonctionnelles et linguistiques énonciatives. Ajoutons quelques différences de méthodologie et de notions entre les analyses du discours ; entre, par exemple, celles qui auront privilégié, dans le monde anglophone, le modèle du texte (voir M. A. K. HALLIDAY, *Language as Social Semiotic*, Londres, Edward Arnold, 1978 ; M. A. K. HALLIDAY & R. HASAN, *Language, Context; and Text: Aspects of Language in a Social-semiotic Perspective*, Oxford, Oxford University Press, 1989), et l'approche de la pragmatique intégrée (voir J.-C. ANSCOMBRE & O. DUCROT, *L'argumentation dans la langue*, Bruxelles, Mardaga, 1983). Le modèle d'une sémantique-pragmatique sollicite un tout autre arsenal de catégories distinctives – à commencer par les distinctions qu'elle présuppose entre phrase, énoncé et énonciation (voir O. DUCROT, *Le dire et le dit*, Paris, Minuit, 1984).
- 38 B. MASQUELIER & J.-L. SIRAN (dir.), *Pour une anthropologie de l'interlocution : rhétoriques du quotidien*, Paris, L'Harmattan, 2000.
- 39 A. MONOD BECQUELIN & P. ERIKSON (dir.), *Les rituels du dialogue : promenades ethnolinguistiques en terres amérindiennes*, Nanterre, Société d'ethnologie, 2000.
- 40 Par ces expressions, notre intention est de pointer vers l'un des concepts analytiques central (*speech event*) de cette approche, ainsi que vers l'importance des recherches comparatives sur les « façons de parler » (*ways of speaking*) ; l'ethnographie de la communication les encourageait. Voir J. J. GUMPERZ & D. HYMES (dir.), *Directions in Sociolinguistics*, *op. cit.* ; R. BAUMAN & J. SHERZER, « The Ethnography of Speaking », *Annual Review of Anthropology*, vol. 4, 1975, p. 95-119 ; J. T.

- IRVINE, « Keeping ethnography in the study of communication », *Langage et société*, no 139, 2012, p. 47-66. Pour la reconceptualisation de la notion de *speech event*, voir M. SILVERSTEIN, « Shifters, linguistic categories, and cultural description », dans K. H. Basso & H. A. Selby (dir.), *Meaning in Anthropology*, Albuquerque, New Mexico University Press, 1976, p. 11-55 ; *Language in Culture*, *op. cit.*
- 41 D. TEDLOCK & B. MANNHEIM (dir.), *The Dialogic Emergence of Culture*, Urbana, University of Illinois Press, 1995. Bien que l'ouvrage de Tedlock et Mannheim représente une contribution majeure à l'anthropologie dialogique, sociale et linguistique, il ne fait pas l'objet d'une discussion détaillée dans cet article ; le lecteur peut toutefois en mesurer l'influence dans les compositions francophones du volume A. MONOD BECQUELIN & P. ERIKSON (dir.), *Les rituels du dialogue*, *op. cit.*
- 42 Les différents chapitres de ces deux ouvrages sont publiés (selon un choix assumé) en anglais, en français et en espagnol.
- 43 Les situations institutionnelles, propres aux mondes universitaires dans lesquels la recherche s'organise, présentent certains parallèles d'un continent à un autre : la difficulté à faire reconnaître, parfois, des problématiques situées aux frontières de la « science normale », habituelle, qui va de soi. L'exploration de l'épistémè propre à la pratique de toute recherche montrerait, en clair, les mécanismes à l'œuvre : quand ils facilitent soit la réception de nouveautés paradigmatiques, soit une certaine résistance à les prendre en compte. La réception de Peirce et du pragmatisme en France fut longtemps paradoxale. Il suffit de penser à ce qu'Émile Durkheim écrivait du pragmatisme ou à la réception que la communauté philosophique française réserva initialement à Peirce. Le cas de Peirce est bien documenté ; voir J.-M. CHEVALIER, « La réception de Charles S. Peirce en France (1870-1914) », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, t. 135, 2010, p. 179-205. Les difficultés des premiers moments, dans le cas de Peirce, n'auront pas empêché, pour finir, l'accueil bien plus attentif et productif survenu dans le dernier quart du xx^e siècle ni la traduction en français des écrits de William James, de John Dewey et de Peirce. Voir G. DELEDALLE, *Théorie et pratique du signe*, Paris, Payot, 1979 ; C. TIERCELIN, *La pensée-signe*, *op. cit.* ; C. CHAUVIRÉ, *Peirce et la signification*, *op. cit.* Sur la réception du pragmatisme dans les sciences sociales européennes, voir H. JOAS, *La créativité de l'agir*, trad. de l'allemand par P. Rusch, préface par A. Touraine, Paris, Cerf, 1999 [1992].
- 44 Sur cette question, voir J. A. LUCY (dir.), *Reflexive Language. Reported Speech and Metapragmatics*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993.
- 45 Sur ces questions, voir R. BAUMAN & C. L. BRIGGS, « Poetics and Performance as Critical Perspectives on Language and Social Life », *Annual Review of Anthropology*, vol. 19, 1990, p. 59-88 ; M. SILVERSTEIN & G. URBAN (dir.), *Natural Histories of Discourse*, Chicago, University of Chicago Press, 1996.
- 46 Voir E. BENVENISTE, *Problèmes de linguistique générale*, 2 tomes, Paris, Gallimard, 1966-1974 ; J.-C. ANSCOMBRE & O. DUCROT, *L'argumentation dans la langue*, *op. cit.* ; O. DUCROT, *Le dire et le dit*, *op. cit.*
- 47 Voir également A. MONOD BECQUELIN & V. VAPNARSKY, « L'ethnolinguistique, la pragmatique et le champ cognitif », *loc. cit.*
- 48 M. BAKHTINE, *Esthétique de la création verbale*, trad. du russe par A. Aucouturier, préface de T. Todorov, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2017 [1984], p. 265.
- 49 Voir l'essai récapitulatif de ces débats : J.-P. O. de SARDAN, « Émique », *loc. cit.*
- 50 On peut citer cette formulation de Dell Hymes, qui pointe vers l'un des défis que se proposait de relever le tournant interactionniste, dans le débat autour de l'objectivité à l'aube des années 1970 : « ethnographic objectivity is intersubjective objectivity, but in the first instance, the intersubjective objectivity in question is that of the participants in the culture » (D. HYMES, *Foundations in Sociolinguistics. An Ethnographic Approach*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press,

- 1974, p. 11). Une sémiotique de l'interlocution introduira une autre terminologie, comme d'autres ressources analytiques, pour les études des interactions-transactions sociolangagières. Ce sera au bénéfice d'un renforcement dans la prise en compte du fait interactionnel-transactionnel comme totalité. Voir V. DESCOMBES, *Les institutions du sens*, op. cit., chap. 18.
- 51 Dans une perspective ethnométhodologique et d'un point de vue franchement critique de l'ethnographie classique, déjà courant dans les années 1960, voir ce commentaire de Michael Moerman : « while a little knowledge may be dangerous, a great deal of knowledge can be devastating. The most dangerous knowledge comes from what is conventionally regarded as adequate ethnography » (M. MOERMAN, « A little knowledge » dans S. Tyler (dir.), *Cognitive Anthropology*, New York, Holt, Rinehart and Winston, 1969, p. 449). La raison de cette position est fondée sur la nécessité qu'il y a de distinguer la sémantique des conceptualisations locales de celles des catégories de l'analyste, et de porter attention aux manières locales de parler, d'« engager la conversation », dans les situations interactionnelles des membres. Cette perspective lance le défi aux anthropologues de terrain qu'il y aurait à exclure leurs notes (*fieldnotes*) telles qu'elles sont habituellement composées, dans le respect d'une anthropologie « objective », pensée sur le modèle du « regard éloigné », et ainsi à écarter « the bulk of conventional fieldnotes which consist of dubiously situated answers to questions which no native ever asks another » (*ibid.*, p. 465).
- 52 J. FABIAN, *Time and the Other: How Anthropology Makes Its Object*, New York, Columbia University Press, 1983.
- 53 J. CLIFFORD & G. MARCUS (dir.), *Writing Culture: The Poetics and Politics of Ethnography*, Berkeley, University of California Press, 1986.
- 54 L. ABU-LUGHOD, *Sentiments voilés*, trad. de l'anglais par D. Gille, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 2008 [1999].
- 55 R. FOX (dir.), *Recapturing Anthropology: Working in the Present*, Santa Fe, School of American Research Press, 1991.
- 56 L. ABU-LUGHOD, « Writing against Culture », dans R. Fox (dir.), *Recapturing Anthropology: Working in the Present*, Santa Fe, School of American Research Press, 1991, p. 137-162.
- 57 Voir J. JAMIN, « Le texte ethnographique », *Études rurales*, no 97-98, 1985, p. 13-24. Les enjeux épistémologiques qui affluent très visiblement dans les deux ouvrages collectifs considérés ici répondent à leur manière aux problématiques de l'écriture ethnographique dont le dossier des *Études rurales* traite, en écho direct au débat des années 1980 tel qu'il s'était ouvert au sein de l'anthropologie américaine. La problématique autour de l'écriture ethnographique prend différents visages dans le contexte universitaire français. Notamment parce que parmi les références importantes de cette période (les années 1990) se trouvent les *Recherches philosophiques* de Ludwig Wittgenstein, dont on connaît le format dialogique de l'écriture – par-delà la focalisation orientée sur la pluralité des « jeux de langage » (L. WITTGENSTEIN, *Recherches philosophiques*, trad. de l'allemand par F. Dastur et al., préface et appareil critique par É. Rigal, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la philosophie », 2004 [1953]). L'inspiration wittgensteinienne et pragmatique a été portée par Jean Bazin dans plusieurs de ses écrits des années 1990, publiés dans un ouvrage posthume : J. BAZIN, *Des clous dans la Joconde : l'anthropologie autrement*, Toulouse, Anacharsis, 2008.
- 58 Voir S. TYLER, « Post-Modern Anthropology », dans P. P. Chock & J. R. Wyman (dir.), *Discourse and the Social Life of Meaning*, Washington, Smithsonian Institution Press, 1986, p. 23-49 ; J. H. HILL, « The Refiguration of the Anthropology of Language », loc. cit. ; M. BAKHTINE, *Esthétique de la création verbale*, op. cit.
- 59 Sur les impasses de la métaphore « théâtre et vie sociale » et la notion de « fresh talk », voir E. GOFFMAN, *Forms of Talk*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1981.
- 60 M. BLONDET & M. LANTIN MALLET, « Réflexivité et intersubjectivité en anthropologie : généalogie de notions controversées », dans M. Blondet & M. Lantin Mallet (dir.), *Anthropologies*

réflexives. *Modes de connaissance et formes d'expérience*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, coll. « Nouvelles écritures de l'anthropologie », 2017, § 45.

- 61 C. RIVERTI, *Humour et érotisme dans les Andes. Une ethnographe à marier*, Paris, Les Indes savantes, 2022.
- 62 Dans la première trichotomie de Peirce, le sinsigne (en contraste avec le qualisigne et le légisigne) est « une chose ou un événement existant réel qui est un signe » (CP 2.245), ou encore « un objet ou événement individuel » (CP 8.334). Par sa structuration sémiotique, le sinsigne peut incarner ou mettre en corps divers signes de convention, nommés légisigne (*legisign*) par Peirce. L'anthropologie linguistique est généralement attentive à cette dialectique entre ces deux ordres de signes. Voir A. AGHA, « Voice, Footing, Enregistrement », *Journal of Linguistic Anthropology*, vol. 15, no 1, 2005, p. 38-59 ; M. SILVERSTEIN, « Axes of Evals: Token Versus Type Interdiscursivity », *Journal of Linguistic Anthropology*, vol. 15, no 1, 2005, p. 6-22.
- 63 M. SILVERSTEIN, « Metapragmatic discourse and metapragmatic function », dans J. A. Lucy (dir.), *Reflexive Language*, op. cit., p. 33-58.
- 64 M. BAKHTINE, *Esthétique et théorie du roman*, op. cit., p. 157.
- 65 V. N. VOLOSHINOV, « La structure de l'énoncé » (1930), dans T. Todorov, *Mikhaïl Bakhtine : le principe dialogique*, suivi de *Écrits du Cercle de Bakhtine*, Paris, Seuil, 1981, p. 287-316.
- 66 M. BAKHTINE, *La poétique de Dostoïevski*, trad. du russe par I. Kolitcheff, préface de J. Kristeva, Paris, Seuil, 1970 [1929], p. 136. Cette expression, dans sa traduction de 1970 de la seconde édition de l'ouvrage de Bakhtine sur Dostoïevski, est déjà présente dans la première édition publiée en 1929.
- 67 V. N. VOLOSHINOV, « La structure de l'énoncé », loc. cit., p. 294.
- 68 Une autre périodisation de l'émergence de l'anthropologie linguistique sémiotique tiendrait compte des publications anglophones qui, dès les années 1970, argumentent, à partir de la (re)lecture des écrits de Peirce et des travaux de Jakobson, de la nécessité pour l'anthropologie sociale et linguistique de revisiter de façon critique : (1) les modèles des linguistiques pratiquées sur les terrains lointains, sur des langues non indo-européennes ; (2) les conceptions habituelles et établies pour l'écriture des grammaires ; (3) l'attention aux formes actionnelles de la parole inspirée des philosophies du langage ordinaire ; (4) l'interprétation des dimensions symboliques des faits socio-culturels ; et (5) les orientations interactionnistes proposées pour l'analyse des faits sociaux. (Voir M. SILVERSTEIN, « Shifters, linguistic categories, and cultural description », loc. cit. ; « Cultural prerequisites for grammatical analysis », dans M. Saville-Troike [dir.], *Linguistics and Anthropology*, Georgetown, Georgetown University Press, 1977, p. 139-151 ; « Language structure and linguistic ideology », dans P. Clyne et al. [dir.], *The Elements: A Parasession on Linguistic Units and Levels*, Chicago, Chicago Linguistic Society, 1979, p. 193-247.) Les années 1980 sont celles d'une reconnaissance plus largement établie au sein de l'anthropologie (anglophone pour l'essentiel) de ce changement paradigmatique (voir E. MERTZ & R. J. PARMENTIER [dir.], *Semiotic Mediation. Sociocultural and Psychological Perspectives*, Orlando, Academic Press, 1985). Elles encouragent dans une large mesure l'effacement progressif des travaux de l'anthropologie du symbolique (*symbolic anthropology*). Pour un recensement de ces mouvements, et ce récit, voir E. MERTZ, « Semiotic Anthropology », loc. cit.
- 69 La lecture de Peirce que je présente dans les pages qui suivent s'inspire de plusieurs sources dans les écrits de Peirce, dont les premiers textes anticartésiens des années 1860. Les présentations par Peirce de son modèle auront connu de nombreuses transformations au fil des décennies. Pour comprendre le travail de la pensée (*thought* et *thinking*) et les logiques sémiotiques qui l'animent – comme des versions interlocutives (en paroles, en écriture, etc.) dans lesquelles la pensée se matérialise et que ce travail de la pensée génère nécessairement –, voir C. S. PEIRCE, « Sundry Logical Conceptions » (1903), *The Essential Peirce. Selected Philosophical Writings, Volume 2 (1893-1913)*, éd. Peirce Edition Project, Bloomington & Indianapolis, Indiana University Press,

- 1998, p. 267-288. [= EP2] Concernant ce texte et bien d'autres, tous mes remerciements vont à mes collègues du Groupe de lecture Peirce (Peirce Reading Group) du Lacito, Félix Danos et Urmila Nair, pour nos échanges extrêmement fructueux sur Peirce.
- 70 Je ne retiens dans ce paragraphe que les expressions en anglais proposées par Peirce. Elles sont traduites de diverses manières, notamment par les traducteurs francophones de Peirce. Parmi d'autres, voir C. S. PEIRCE, *Textes anticartésiens*, éd. et trad. de l'anglais (États-Unis) par J. Chenu, Paris, Aubier, 1984 ; G. DELEDALLE, *Théorie et pratique du signe*, op. cit.
- 71 Le lecteur peut se reporter aux débats au sein de l'anthropologie sociale ou culturelle et de l'anthropologie linguistique, dans les années 1970 et 1980, autour des manières de traiter du symbolique : voir notamment la discussion de James Boon sur le contraste entre approche sémiotique (peircienne) et approche structuraliste (d'inspiration lévi-straussienne). (J. A. BOON, *Other Tribes, Other Scribes. Symbolic Anthropology in the Comparative Study of Cultures, Histories, Religions and Texts*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982, p. 112-147.) Pour une discussion métathéorique de la notion de sens comme catégorie sociologique, voir J. HABERMAS, *Sociologie et théorie du langage (Christian Gauss lectures 1970/1971)*, trad. de l'allemand par R. Rochlitz, Paris, Armand Colin, 1995.
- 72 Voir A. APPADURAI, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, trad. de l'anglais (États-Unis) par F. Bouillot, préface de M. Abélès, Paris, Payot, 2001 [1996].
- 73 Voir P. KOCKELMAN, *Language, Culture, Mind, Natural Constructions and Social Kinds*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010 ; *The Art of Interpretation in the Age of Computation*, New York, Oxford University Press, 2017.
- 74 L. WITTGENSTEIN, *Recherches philosophiques*, op. cit., § 23.
- 75 La façon dont Peirce problématise la notion d'esprit (*mind*) est assez remarquable puisqu'elle enveloppe la matière et l'univers.
- 76 C. S. PEIRCE, *Textes anticartésiens*, op. cit.
- 77 C. S. PEIRCE, *Œuvres I : Pragmatisme et pragmatisme*, op. cit., p. 31.
- 78 C. S. PEIRCE, « An Essay toward Improving Our Reasoning in Security and in Uberty » (1913), EP2, p. 463-474.
- 79 C. S. PEIRCE, « Ideas, Stray or Stolen, about Scientific Writing » (1904), EP2, p. 325-330.
- 80 Voir, entre autres remarques, celles que Peirce ne manque pas de rappeler dans ses conférences sur le raisonnement et la logique des choses : « Ainsi toute sorte de recherche, pleinement menée, a le pouvoir vital d'autocorrection et de croissance. C'est une propriété imprégnant si profondément sa nature intime qu'on peut vraiment dire qu'il n'y a qu'une seule chose nécessaire pour apprendre la vérité, c'est un désir sincère et actif d'apprendre ce qui est vrai. » C. S. PEIRCE, *Le raisonnement et la logique des choses. Les conférences de Cambridge (1898)*, éd. K. L. Ketner, intro. par K. L. Ketner & H. Putnam, trad. de l'anglais (États-Unis) par C. Chauviré et al., Paris, Cerf, 1995, p. 228.
- 81 « A common misunderstanding of Peirce is to assume that he views signs primarily as the representations of thoughts or cognitions. His proposal is a bit more radical than this since he believed that cognitions *are* signs, namely, the signs of those cognitions that were present to the mind just before that stand for the same object. » R. J. PARMENTIER, *Signs and Society*, op. cit., p. 66, trad. libre.
- 82 « Thinking always proceeds in the form of a dialogue – a dialogue between different phases of the ego – so that being dialogical, it is essentially composed of signs, as its matter, in the sense in which a game of chess has the chessmen for its matter. Not that the particular signs employed are themselves the thought! Oh, no; no whit more than the skins of an onion are the onion [...] One selfsame thought may be carried upon the vehicle of English, German, Greek or Gaelic; in diagrams, or in equations or in graphs: all these are but so many skins of the onion, its essential accidents. Yet that the thought should have some possible expression for some possible interpreter, is the very being of its being... » CP 4.6, trad. libre.

- 83 « All thinking is dialogic in form; Your self of one instant appeals to your deeper self for his assent. Consequently, all thinking is conducted in signs that are mainly of the same general structure as words. » CP 6.338, trad. libre.
- 84 « [...] meditation takes the form of dialogue [...] » CP 6.481, trad. libre.
- 85 C. S. PEIRCE, *Œuvres I : Pragmatisme et pragmaticisme*, op. cit., p. 71.
- 86 *Idem*.
- 87 *Ibid.*, p. 320.
- 88 *Ibid.*, p. 322.
- 89 *Idem*.
- 90 *Idem*.
- 91 C. S. PEIRCE, *Écrits sur le signe*, éd. G. Deledalle, postface de M. Girel, Paris, Seuil, coll. « Points essais », 2017 [1978], p. 175.
- 92 C. S. PEIRCE, *Les textes logiques de C. S. Peirce du Dictionnaire de J. M. Baldwin*, trad. de l'anglais (États-Unis) par M. Balat et al., Nîmes, Champ social, 2007, p. 36.
- 93 C. S. PEIRCE, *Œuvres II : Pragmatisme et sciences normatives*, éd. C. Tiercelin & P. Thibaud, trad. de l'anglais (États-Unis) par C. Tiercelin, P. Thibaud & J.-P. Cometti, Paris, Cerf, 2003, p. 101.
- 94 *Ibid.*
- 95 G. BERKELEY, *Principles of Human Knowledge and Three Dialogues*, Oxford, Oxford World's Classics, 2009 [1710].
- 96 De ce Jules, Peirce dit : « J'appelle mon critique Jules pour m'efforcer de donner à ses objections une vigueur égale à celle des objections d'un subtil opposant italien du pragmatisme. » C. S. PEIRCE, *Œuvres II : Pragmatisme et sciences normatives*, op. cit., p. 101.
- 97 V. DESCOMBES, *Les institutions du sens*, op. cit., p. 332.
- 98 E. KOHN, *Comment pensent les forêts*, op. cit.
- 99 B. LATOUR, « On selves, forms and forces », *HAU: Journal of Ethnographic Theory*, vol. 4, no 2, 2014, p. 261-266.
- 100 F. AFFERGAN, « Éléments pour une anthropologie de la présence », *Revue européenne des sciences sociales*, vol. 53, no 2, 2015, p. 17-49.
- 101 Stéphane Breton revisite l'analyse du totémisme par Lévi-Strauss à la lumière des écrits de Peirce, mais également de Michael Silverstein et de John Lucy. Voir S. BRETON, « De l'illusion totémique à la fiction sociale », *L'Homme*, no 151, 1999, p. 123-149.
- 102 P. DESCOLA, « La forêt des signes », préface dans E. Kohn, *Comment pensent les forêts*, op. cit., p. 13.
- 103 *Ibid.*, p. 12.
- 104 *Ibid.*, p. 15.
- 105 E. KOHN, *Comment pensent les forêts*, op. cit., p. 30.
- 106 Voir C. V. NAKASSIS, « Linguistic Anthropology in 2015: Not the Study of Language », loc. cit.
- 107 J. T. IRVINE, « Keeping ethnography in the study of communication », loc. cit.
- 108 N. J. ENFIELD et al. (dir.), *The Cambridge Handbook of Linguistic Anthropology*, op. cit.
- 109 C. S. PEIRCE, *Écrits sur le signe*, op. cit., p. 67.
- 110 C. S. PEIRCE, *Œuvres II : Pragmatisme et sciences normatives*, p. 85.
- 111 S. GAL, « Linguistic Anthropology », dans K. Brown (dir.), *Encyclopedia of Language & Linguistics*, 2^e éd., vol. 7, Boston, Elsevier, 2006, p. 174.

